

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LE DÉTROIT DES AUGURES,
SUIVI DE
RÉÉCRITURE, TRAVERSE D'UNE SUBJECTIVITÉ

MÉMOIRE PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
LUKAS LAFOND-RIVARD

DÉCEMBRE 2016

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Catherine Ouellet et Teva Flaman, je n'ai que d'éloges pour vous. Merci pour cette lecture qui m'a permis de mettre chair et muscles sur l'ossature de mes idées.

M. Isaac Bazié, ton apport précieux se mesure en confiance et en patience. Sans quoi ce projet n'aurait pas abouti. Tu m'as vu éviter la route facile pour emprunter un chemin cahoteux qui me semblait beaucoup plus attrayant. Merci.

Élise, femme de ma vie. Ta présence, ton cœur et ton intelligence m'éclairent depuis nos premiers jours. Je t'aime.

RÉSUMÉ

Récit psychologique, *Le détroit des augures* suit les traces de l'échec supposé d'une transaction intergénérationnelle. Le texte se présente sous forme hétéroclite jouant avec les frontières de la narration et des genres. Le legs reçu par une génération portera des fruits, mais le goût en sera amer. Un fils parmi tant d'autres est embarqué dans une aventure vers l'insaisissable. En route pour un contrat, un accident brutal le fera déambuler dans les terres sauvages du Nord. Ne connaissant que le langage de la ville, il est vite rattrapé par son animalité. Par entêtement et par dépit, ce fils traversera non seulement les terres du Nord, mais aussi la chair de ses habitants sans jamais prendre contact avec lui-même. La narration, témoin incertain de son parcours et incapable de lui donner voix aura à trouver un médiateur.

En continuité, la seconde partie de mon mémoire : *Réécrire, traverse d'une subjectivité* s'ouvre sur le monde en tant que texte, un univers ou toute action humaine est écriture et réécriture. Pas très loin d'un discours hystérique, cet essai s'appuie sur une approche phénoménologique de l'expérience pour traiter l'écriture comme la médiatrice entre le corps et le monde. En rassemblant toutes les esquisses qui traînaient autour de moi, j'ai tenté de tisser une esthétique de la vérité qui prend la chair, et non le corps, comme vecteur essentiel de la subjectivité. Dans le sillon de l'altérité, opposer les dyades sujet et objet, je et tu, corps et monde, chair et corps, divin et humain, foule et individu rend fade toute interprétation. Par la figure trine, l'exploration de la subjectivité anime le texte omniprésent dans une perspective nouvelle puisqu'il y a médiation en cas de conflit interne. Ainsi le sujet trouve sa source dans le caractère extérieur que peut révéler le Je intérieur lorsqu'il est en contact avec un Tu. Refuser de regarder en soi pour trouver une vérité, c'est-à-dire une adéquation entre la pensée et l'action, relève de la peur et de l'illisibilité. Questionner le Tu du texte intérieur change le cours de l'identité narrative. En se racontant un récit que l'on peut lire sans rechigner, la subjectivité devient dès lors une vérité. Le traversier, c'est l'écriture, une machine communautaire qui se meut par le Tu consubstantiel au Je. Lorsqu'il y a inadéquation dans la vérité qu'on s'est forgée, il suffit de remonter à bord et de voyager d'une rive à l'Autre.

MOTS CLÉS : SUBJECTIVITÉ, MONDE, CHAIR, ÉCRITURE, CANCER, RÉSISTANCE, KIERKEGAARD, VÉRITÉ, ALTÉRITÉ, IDENTITÉ NARRATIVE.

TABLE DES MATIÈRES

LE DÉTROIT DES AUGURES	1
<i>MÈRE,</i>	2
<i>PÈRE,</i>	7
<i>ET FILS</i>	13
<i>(.)</i>	50
<i>(extraits de ses griffonnages)</i>	55
TRAVERSES D'UNE SUBJECTIVITÉ, <i>Carnet de notes-vérités</i>	69
<i>0. Point multiple</i>	70
<i>1. Tumeur au cerveau ; la chair comme antenne au monde</i>	73
<i>2. Soi, création et vérité : changer en parallèle de son œuvre</i>	80
<i>3. Biologie du mensonge ; résistance et création</i>	86
<i>4. Réécrire, résister à détruire</i>	95
<i>5. Redéfinir sa subjectivité = ressentir la vérité</i>	101
<i>6. Repousser les horizons d'attentes : entre Soi et l'Autre</i>	104
<i>7. Lire, réécrire : Une subjectivité à la marge de l'alterbiographie</i>	107
<i>En marche vers un autre horizon</i>	112
BIBLIOGRAPHIE	113

LE DÉTROIT DES AUGURES

MÈRE,

C'est comme ça qu'il le voyait : Dans les semaines qui avaient précédé sa fuite pour Saint-Pétersbourg, sa Mère écoutait Bellini à n'en plus finir. Presque tout le temps, elle soulevait délicatement le bras de la table pour rejouer les arias si gracieusement chantés par Joan Sutherland. Elle disait que ça faisait du bien à son cœur. Pour le Fils, ce n'était qu'une question d'apitoiement. Trois années passèrent et il apprit qu'elle perdait graduellement la mémoire. Une forme précoce de la maladie d'Alzheimer lui embrouillait le cerveau. Sa mère le lui avait expliqué sur sa boîte vocale. Un monde de regrets lui pesait sur le corps. Enfermé dans sa chambre, il ne dit rien pendant deux jours complets et il brisa finalement son vœu de silence, par un constat pour lui seul, en trois mots pesants.

Elle va mourir.

Exagération dramatique d'un jeune homme abandonné. Immédiate réalité vue dans un télescope. Le temps du récit qu'il se racontait avait subi une dure ablation, mais il s'était renseigné : Sa Mère allait perdre graduellement l'usage normal de la parole, sa capacité à se faire de nouveaux souvenirs et puis dans le cours naturel de la vie, elle glisserait dans le vide ou l'éternité ou peut-être même une autre vie. Flotter à l'infini à travers le cosmos vacant, être assise en état de transe perpétuelle auprès d'un dieu inconnu ou renaître dans le corps d'un bébé dorloté. Il ne savait pas ce qu'il préférerait pour sa Mère. Les incertitudes s'accumulaient, mais le jour où elle verrait le blanc silencieux de sa mort, elle n'aurait plus rien à dire, ni à penser, comme si ce qui se passait en ce moment avait été un sas de dépressurisation dont le ravage la préparait à la mort. Pour son enterrement, l'opéra battrait son plein dans des enceintes acoustiques de piètre qualité et les plus beaux mots seraient agencés pour parler d'une femme si merveilleuse, mais méconnue. Le Fils tenta quelques fois de recontacter sa Mère. Aucune réponse à la sonnerie, ni même de boîte vocale. Un jour d'été, un homme répondit en russe et bredouilla en anglais qu'il ne connaissait pas sa Mère et raccrocha. Combiné en main, le Fils n'y croyait pas ou plus. Le contact était coupé. Il craignit le pire.

Après avoir évité d'y repenser pendant des jours, il s'installa devant son ordinateur. Des images de sa mère, de personnes inconnues, de produits financiers sur lesquels son Père avait travaillé. Le royaume numérique ne lui donna rien de récent sur sa mère hormis des articles d'un journal en ligne à propos d'une levée de fonds fructueuse pour le Children's. Les enfants sont une cause qui touche tout le monde, lui disait-elle. En aidant les autres, on se sent plus grand. Dans son état, de telles paroles avaient sonné comme une vaine justification. Presque confessées de la bouche de sa Mère, il avait trouvé dans ces paroles la légèreté d'une assurance. En continuant de chercher mieux, il espérait trouver son nom dans les pages blanches de Saint-Petersbourg. Quelques ressources sortaient du lot. Il tapait les noms de famille qui lui traversaient l'esprit. Son nom de jeune fille, ceux de ses grand-mères maternelle et paternelle. Des noms de stars, de chantres d'opéra, de millionnaires qui venaient à la maison et même celui de la nounou qui les avait quittés juste avant le départ de sa Mère. Rien. Aucune chance de retrouver sa Mère. Peu de pouvoir, peu de chance : tremblement de l'intérieur. À la frontière de son découragement, il se résigna à attendre des nouvelles de sa part. S'oublier soi-même aurait été plus facile que d'oublier celle qui l'avait porté vers ce monde.

Sans difficulté, il obtint son diplôme en gestion des affaires un an plus tard. Malgré le dédain notoire de son Père pour les études commerciales, le Fils recevait un regard d'admiration lorsque les chargés de cours vérifiaient les noms sur la liste des étudiants. Tout en considérant la chance qu'il avait, le Fils se sentait coupable de ne pas ressentir de joie. Depuis la disparition de sa Mère et la conversation téléphonique manquée, un flot constant d'amertume et d'anxiété s'infiltrait sous sa carapace d'honneurs et de succès. Il y eut bien un collègue de travail qui décela la mélancolie chez lui. Le Fils lui avait trouvé tous les défauts possibles pour le dénigrer. Le Fils s'était donc trouvé tous les prétextes possibles afin de s'éviter toute conversation avec ce collègue. Ceux qui apprenaient à le connaître oubliaient vite ce trait pour ne voir qu'un homme entêté à faire fructifier tout ce qu'il touchait.

Jour gris de printemps. Jour de remise des diplômes. À 9 h, il se fit coiffer dans un salon trop cher aux dires de son Père et se prit du sushi pour emporter. Premier repas de la journée, il mangea rapidement. En retournant à la maison, il aperçut son regard sombre et son teint gris. Ni une douche ni un bain n'y changeraient quoi que ce soit. Trop tard pour aller au bronzage. Il trouverait bien une solution. À peine rentré, il se mit d'abord à son rituel. Quand il retira de sa housse le complet Ermenegildo Zegna fait-sur-mesure, sa Mère, comme un mirage, s'accota sur la commode pour apprécier le raffinement de l'étoffe grise lainée. D'une voix dont seules les muses sont dotées, elle lisait un magazine à voix haute : « Pour une élégance maximale, optez pour un veston à deux boutons et non trois et n'en attachez qu'un seul sans quoi les yeux se détourneront de vous. » Sa Mère lui répétait souvent qu'elle avait d'abord été séduite par l'allure de son Père. Chaussures en nubuck gris John Varvatos ou une paire de Salvatore Ferragamo classique, cuir brun. Pour l'occasion – sa Mère serait fière – il décida de rester dans les eaux connues et classiques. Après tout, cette paire valait deux fois le prix de l'autre. Taillée de coton égyptien à deux plis, une chemise blanche picotée à coupe amincie Dolce & Gabbana lui donnerait une maturité élégante. Le col à l'italienne faisait un bel espace pour le nœud double de la cravate grise unie peu large. Le Fils essaya un nœud Windsor, mais il n'aima pas l'illusion provoquée par le miroir. L'effet aurait pu être semblable au regard des autres. Devant tous les autres, il se vit accepter le diplôme tendu, l'air bouffi et imbécile. Éviter la honte restait la chose la plus importante. Le reste étant monochrome, il opta pour des bas colorés d'un large quadrillé jaune et rouge sur fond brun. Son choix fait, il mit la chemise et les pantalons et la cravate. Un article lu en ligne rapportait que les accessoires les plus sous-estimés par les hommes étaient la ceinture et le portefeuille. Pour l'occasion, le Fils avait choisi ceux du meilleur cuir. Il s'assit pour mieux mettre les bas et les chaussures. Le veston, il le mettrait sur place pour qu'il ne prenne pas de faux plis avant la cérémonie. Épuisé par son rituel, il s'installa au bar attenant au foyer – une œuvre mineure de Riopelle y trônait – et but un gin-tonic à base de Hendrick's et de gingembre. Deux heures avant la collation des grades, sa solitude le frappait comme une massue. Son Père était à Toronto pour une importante réunion. Le Fils aurait à vivre sa remise de diplôme sans triomphe; il n'avait osé inviter personne de sa famille pour éviter de parler de sa Mère. Le téléphone sonna, de très loin. Il se précipita dans les escaliers, montant les marches deux

par deux. Il regarda dans sa chambre, rien. La sonnerie continuait. Il devait répondre avant la septième puisque sa Mère ne laisserait probablement pas un deuxième message sur la boîte vocale. Il était juste là, sur le dessus de la cuvette. À bout de souffle, il répondit.

Allo?

Un silence total, celui qu'on appréhende quand on attend une nouvelle, un appel.

Oui, à qui je parle?

Le doute s'installa. À mi-chemin entre l'espoir et la tristesse, il questionna le silence. Ni le souffle, ni le nom, ni le numéro ne lui étaient familiers. Et pourtant cette voix eut un attrait imparable. Une femme parla. Une phrase. Une seule.

L'Ermitage et ses grandeurs ne sont rien sinon la prune de mes yeux.

Maman?

La ligne coupa sec et il sentit le contrecoup comme la rupture d'une corde de saut à l'élastique. Il se dit qu'il venait de rater sa chance. Que sa Mère venait de raccrocher. Comme si être convaincu ne lui servait à rien, il se promit tout de même qu'il ne rappellerait pas. Une pensée belle s'attacha à lui. Et si sa mère n'avait plus la force de parler qu'en rêve? Il remit le veston dans la housse et descendit terminer son verre. « L'Ermitage et ses grandeurs ne sont rien sinon la prune de mes yeux. » Cette phrase, il se la répéta quelquefois comme une berceuse et se resservit. Le regard fixé sur l'horizon de son âme et la souffrance en arrière-plan, il but jusqu'à ce que la femme de ménage le trouve près de la cuvette dans la salle de bain d'une des chambres d'invité.

PÈRE,

Les nuages empêchaient le soleil de frapper contre la gigantesque baie vitrée à laquelle le Père tournait le dos. La pièce était nue, comme une église évidée des peintures iconoclastes de Haarlem. Dans ce temple, le Père trônait derrière un bureau antique proportionnel à ses ambitions, à ses mots. Une sélection faite au détriment de son ancien Herman Miller léger de modernité. Assis sur un fauteuil exécutif, le Père écrivait dans son agenda, un document épais dans lequel il consignait toutes les opportunités d'affaires à venir et qu'il feuilletait le soir venu pour mesurer la valeur de ses jours. Le Fils, entré depuis un moment, observait le mouvement gracieusement déterminé de ses mains. Elles jouaient le rôle principal dans nombre de ses souvenirs d'enfance. Il les avait vues agripper le volant pour conduire de Montréal à Chicago pour combiner vacances et travail, agripper un bois et jouer neuf sous la normale devant le regard intrigué de ses adversaires, se crispier sur la télécommande lorsque le Canadien gagna au septième match contre Boston, déboucher un Châteauneuf-du-Pape 1952 quand il décrocha « son premier contrat dans les sept chiffres. » Comme un enfant innocent, il ne leur tint pas rigueur quand il les surprit à masser les épaules dénudées d'une ancienne stagiaire. Après tout, son Père travaillait sans relâche. À force de labeur, les mains de l'homme se sanctifient. Le Père surpassait la génération qui le suivait. Sur tous les fronts. Il dénigrait les nouveaux venus en affaires. Les apprentissages par compétences ne font pas de petits, rappelait-il dans les dîners d'affaires. La personnalité n'y est pour rien, les écluses des cieux s'ouvrent devant le cœur à l'ouvrage. Pour modèle d'entrepreneuriat, le Père avait choisi de ne jamais se questionner sur le micromanagement. Il répétait souvent dans ses conférences qu'il aurait choisi les ressources humaines si l'argent avait été là. Lui, il penchait pour d'autres priorités : se soucier des grandes lignes, imposer ses règles au marché ou, au mieux, faire plier le dos à ceux qui lui étaient nuisibles. Le facteur humain dans toute la splendeur de son imprévisibilité ne l'effrayait pas. Il avait choisi de le reléguer à la figuration pour s'en tenir à deux grands principes : accumuler actions et capitaux en période prospère et plancher sur de grands projets en période de récession. Dans tous les cas, il gagnait toujours l'appui des élus, des bailleurs de fonds et de ses partenaires. Le Fils savait pertinemment qu'un père ne se choisit pas, il se gagne.

T'as le choix.

Son Père ne disait que rarement un seul mot en trop. Ses mains lui servaient de machines à illustrer. Un principe clair : ne donner qu'un seul choix, et donner l'impression d'avoir des options. Un enterrement confortable pour sa clientèle. Cet homme avait une réputation de phénomène. Sa seule présence menaçait comme la mer Rouge sur le point de se refermer.

Un. T'essayes de partir à ton compte maintenant. Ou ben *deux*, tu vas aller à Malartic pour 6 mois. Un deal que j'ai eu avec un vieux chum. J'y dois ça. Pis à fin, je te donne cinquante mille pour te partir.

Le Fils avait écouté chacun de ses mots. L'argent ne le surprenait pas. Son Père avait l'habitude de récompenser tous ses accomplissements avec un cadeau. Aller dans le Nord ne lui plaisait pas, lui avait même provoqué un dégoût profond. Il avait bien entendu parler de cette compagnie qui creusait sur un territoire équivalent à trois fois la superficie de Montréal pour récupérer ce qu'il restait d'or à Malartic. Un projet gigantesque pour un jeune professionnel comme lui. Il rêvait de Wall Street ou de Londres. Cette proposition semblait l'éloigner de toute possibilité. Il s'arrêta de penser et se concentra sur chacun des mouvements de son père dont la précision méritait son attention. Les mains surtout. Tout s'écrivait devant lui. La puissance, la détermination, le futur. L'argent et la confiance de son père surtout.

C'est quoi le poste?

Michel cherche un directeur des achats. C'est un poste temporaire, pas un stage. Avec Malartic, fais ça comme si tu travaillais pour moi. Les *meetings*, les *deadlines*, c'est important. Pour les dépenses, tu sais quoi faire.

Le Fils pensait pouvoir répondre que cette histoire ne lui plaisait pas, mais il eut un doute.

Merci, je pensais pas que tu m'aiderais.

Arrête. Je te donne pas de l'argent, je te donne des opportunités d'affaires. Québec t'en donnerait autant si t'avais une bonne idée.

Monter une fiducie avec cinquante mille, c'est une chance que je vais me donner.

Quand tu vas revenir, l'argent sera à toi, mais tu t'en vas de la maison et je veux trente-cinq pour cent de ton chiffre d'affaires pour les dix prochaines années.

Ayant bu de cette eau bénite, le Fils s'était laissé ensorceler par ces paroles. Malgré le marché conclu sans vraiment consentir, il se résigna à toute offre de son Père. Le droit de répondre, il ne le prenait pas. Avec du recul, il se dit qu'il ne l'aura jamais eu. Après de son Père, une réplique mal jaugée devenait rapidement une catastrophe. Il l'avait découvert, une fois. La nuit qui suivit sa graduation du secondaire, il rêva d'une parole qui tue. Réveillé en sursaut, il avait essayé sur la taie d'oreiller la sueur de son front. Et par peur ou par manque, probablement les deux, il ne réussit jamais à retrouver ces mots. Il s'imagina par la suite que ces mots n'étaient que le fruit de son imagination ou des mythes de sa société ou d'un mélange des deux. Il ne voulut pas choisir et se résolut à l'oubli. Le Fils attendit donc l'instant où son Père lui dirait, comme on prononce une sentence, qu'il avait terminé de lui faire connaître son futur. Le hochement de tête vint et le Fils sortit du bureau.

Hé, oublie pas la porte.

La porte refermée, un mal de tête l'assaillit. Le cœur crispé, l'œil assombri. Il passa à côté de la secrétaire en lui adressant un demi-sourire de politesse. Son regard avait reflété sa pâleur. Il devait aller à la pharmacie. Là, il prit de l'eau Fiji, des Tylenol contre la migraine et *la Presse*. Marcher d'un rayon à l'autre faisait frapper son cerveau contre son crâne. En attendant à la caisse, il remarqua tout de même le cours élevé du dollar américain et le grand prix de Loto-Québec et un scandale à l'hôtel de ville. La lenteur de la caissière n'améliora pas son mal de tête. Au sortir du Jean-Coutu, il se débarrassa de l'emballage des pilules et ne garda que le cahier Affaires du journal qu'il plaça, roulé, sous son bras. Il n'allait tout de même pas s'embêter avec le monde culturel et les railleries politiques de Montréal. Bouteille d'eau entre les jambes, le Fils prit deux Tylenol dans une main. En les maintenant délicatement entre le bout des doigts et la paume, il ouvrit la bouteille. Cinq cents millilitres venaient de disparaître dans le fond de sa gorge. Il ne lui fallait plus qu'un banc et de l'ombre et une brise fraîche. Le soleil tapait partout sauf sur une partie de banc occupé par un itinérant. En s'approchant, il se dit que sa prestance allait écarter l'imbécile. Sans façon. Des yeux, il tentait de le faire bouger. Il faisait chaud. Une goutte de sueur descendait de sa tempe

pour rejoindre la joue. Il s'énerva et partit à la recherche d'un café. N'importe lequel. En entrant au Différance, il ignora la barista pour mieux se concentrer sur ce qu'il allait prendre. L'affiche ne semblait pas bien imprimée. Pas très professionnel. Un cocktail d'acétaminophène, de codéine et de caféine lui ferait le plus grand bien. S'approchant du comptoir, il demanda ce qu'il prenait à l'habitude. Un grand latté avec trois sucres pour emporter. Il paya et alla péniblement déposer son journal et son sac à bandoulière sur la table qui donne sur la rue. Un client svelte l'avait remplacé au comptoir. La discussion entre lui et la barista portait sur le nombre d'emplois que celle-ci avait en simultané. Mécontent d'attendre pour son café, le Fils poussa un court soupir. Il la fusillait du regard. Ce café lui était crucial.

Est-ce que mon café est prêt?

Dans un instant.

L'autre client avait arrêté de parler. Un petit regard de soulagement exaspéré à la barista. Le Fils y voyait un affront et un manque de respect. Il ne pouvait pas croire qu'un café à plus de cinq dollars puisse lui soutirer autant d'énergie. La barista fit monter en mousse légère le lait 3,8 % – c'était écrit en gros sur la pinte – pendant qu'un collègue arrivé de nulle part préparait un expresso double. Il acheva de préparer le breuvage et le servit dans une tasse rouge sur une petite assiette assortie. Le Fils allait hurler son impatience, mais une femme, yeux scintillants, grande et mince, qui poussait la porte, mit en veilleuse sa rage. Aussitôt satisfait de la commande, le Fils se rasséna; petit sourire en coin. Il avait peut-être même rougi avant de clore la transaction.

Merci.

Sur le comptoir, le Fils avait laissé un joli pourboire. Comme si la nouvelle arrivée avait pu tomber sous le charme d'un homme au portefeuille rempli. Café en main, il fila torse devant vers sa place. Le truc, comme son Père disait, était de feindre l'inatteignabilité. Il le fit bien. Tasse déposée, il tourna le dos à celle qui lui avait sauvé la face pour se plonger dans l'économie internationale. L'intérieur de la paroi crânienne le pilonnait de douleur. Sa main fouillait pour d'autres Tylenol. Il aurait dû acheter de l'ibuprofène aussi, *au cas où c'était*

nerveux. Peu importait. Deux pilules et une première gorgée de café. Délicatesse des sens. Le journal ne l'intéressait plus. La femme hantait son esprit. Mais il ne pouvait aller la voir. Il n'avait rien à lui dire. Rien sinon que sa beauté était sans pareille. Il ne pouvait rien, ni l'approcher, ni la regarder une seconde de plus. La honte du ridicule le frappa. Il avala tout de même son café d'une traite et agrippa son sac et s'enfuit.

ET FILS

Partir pour le Nord n'avait rien de normal pour le Fils. Mais l'appât du gain, la promesse d'un succès l'avaient convaincu à travers l'autorité de son Père. Voyager relevait du plaisir. Sortir de la ville servait au repos, à retrouver la paix. Le côté ordonné et aseptisé des tout inclus l'avait réconforté dès le premier instant. Le Waldorf Astoria au Panama, l'InterContinental à Cozumel, le Four Seasons en Uruguay. La chaleur le poussait vers la piscine et la douche froide, mais d'un océan à l'autre, l'infini le répulsait. Une station balnéaire était une balise de paix. La mer, une promesse d'insoupçonnés.

Pour faire changement, Père et Mère s'étaient entendus pour aller dans une pourvoirie en Mauricie. Aller dans le bois pour prendre du bon air. Pour lui, l'idée n'était qu'une lubie de parents fatigués. Hésitant quelques secondes, le Fils prit finalement la parole.

On va pas dans le Sud?

Non.

Le père était catégorique.

Je pensais juste que c'était comme une tradition.

T'as pas le droit de discuter.

Je discute pas.

Il faut-tu que je t'envoie dans un camp de jour?

Faussement résigné, le Fils se retourna, comme affaissé. Il ne gagnait jamais de petits combats à la maison.

Heille, si t'es pour faire ta tristesse, dégage d'ici.

Tourne pas le dos à ton père.

Incapable. Dire le moindre mot l'aurait vidé de sa substance. Les bras le long du corps, impuissant, il alla s'isoler dans sa chambre comme pour se purifier. Il s'installa à même le sol entre son bureau de travail et son lit. De ses ongles soigneusement coupés, il grattait le plancher. Tout allait bien. Ça finirait bien par passer. Comme à l'habitude, comme à l'habitude. Après quelques minutes à fixer du regard le plafond pour éviter de penser, il se dit que ces enfantillages n'avaient rien à voir avec lui. Il mit son bomber Alexander McQueen. Il

trouva la matière remarquablement confortable, encore plus qu'à son premier essai à la boutique sur Madison Avenue. Ne plus penser à cet isolement dans le bois. Empoignant ses clés, il claqua la porte de la maison comme s'il s'enfuyait. Les mains sur le volant, il se souvint de cette horrible fois où ses parents l'avaient amené en forêt.

Bien avant le départ de sa mère, il s'était retrouvé coincé entre ses cousines. Pour aller à Mont-Tremblant, ses parents ne s'étaient pas contentés de quitter VMR et suivre la 40 O pour aller prendre la 117 N. Non, ils étaient passés par l'Est pour aller chercher les filles d'une tante à St-François. Cet après-midi-là, tout lui avait semblé très long. L'attente devant la maison de ville de sa tante, le réarrangement des valises dans le coffre arrière, les au revoir et salutations d'usage. Il s'était mis au centre parce que le Père le lui avait conseillé.

Tu vas bien être entouré! Héhé.

Il s'était déplacé sans répondre ni même regarder ailleurs que droit devant. Sous l'apparente impassibilité de son action roulait le fleuve de ses frustrations. Un cours d'eau qui se jetait par nécessité dans un océan de docilité et d'incompréhension. Ça, bien entendu, il n'en avait pas la moindre idée.

Ses parents firent le pire pour le dégoûter. À peine engagés sur l'autoroute 440, les harmoniques de Help me, Rhonda se déchaînait dans la chaîne stéréo. Devant cette absurdité, le Fils colérait. Des paroles de mort s'entassaient dans sa gorge. Quelques mots sortirent sans personne pour les entendre.

Ils n'ont pas le droit.

Les Beach Boys les accompagnaient dans leurs séjours dans le Sud. Jointures blanchies, pupilles rétrécies. Sa température montait. Il pensait que le désagrément causé par ses cousines lui arracherait des années à sa vie. Parce qu'il vivait pleinement ce qu'il ressentait sans en être conscient, il trouvait normal d'agir comme il le fit dans les minutes qui suivirent le début des Greatest Hits, fruit de la tête de Brian Wilson. Après quelques minutes. Après

des minutes intenses et profondes comme la grotte encavant son âme, il fit jaillir une plainte funeste, une mélodie terrible. Lui, il ne l'avait pas vu comme ça. Il croyait avoir chantonné sur les airs de Barbara Ann. Son Père coupa sec la musique. Sa Mère rassurait les cousines. Regard paternel et hostile dans le rétroviseur. Les cousines s'étaient tues d'un coup.

Tu te rends compte de ce que tu viens de faire?

J'ai le droit de chanter?

Crier, c'est pas chanter. On est en vacances pour avoir du plaisir, pis tu cries comme un loup.

Pourquoi tu dis ça?

On est quatre personnes ici à avoir entendu un gars pas normal. Tu te calmes. Et c'est maintenant.

Sur la 117 Nord, la voiture avait ralenti comme une voiture ralentit lorsqu'un fou se démène dans une camisole de force. Le Fils résista quelques secondes, mais se dit que ses parents n'avaient rien inventé. Il savait que son pouls et sa pression et son humeur avaient fluctué dans les dernières minutes. Le creuset idéal pour « ses intempéries émotives. » Sa Mère les appelait comme ça, ses crises.

T'es calmé?

Oui.

Les arbres qui surplombaient leur chemin joignaient la lisière bellâtre au ciel bleu-mauve. Il crut un instant y voir son portrait. Les yeux brillants d'une brillance telle qu'il s'en voulut d'avoir réagi démesurément. Ce visage disparut pour laisser toute la place à ce mauve, qui surpassait le bleu naturel. La route se profilait droit devant. L'horizon rétréci l'aspirait. Ce rempart contre la civilisation allait le défendre d'entrer dans le royaume de l'inhabitable. Peu de rencontres lui avait fait cette impression, mais il sentait que dépassé la Porte-du-Nord, une entité le mettait en joue. Les pensées l'assaillaient, mais ce qui lui confirma son inconfort face à ce voyage fut ce sfumato terrible qui l'avalait. Il ne pouvait trouver les mots pour mettre au dehors de lui-même la pression et la chaleur qui hantaient sa poitrine. Il eut peur.

Pour craindre une route en apparence sans danger, il fallait bien qu'il ait raison. Sa Mère avait lu un livre sur la Renaissance italienne et le Fils se rappelait l'élévation que pouvait représenter un sfumato dans la peinture italienne. Toute la géométrie et la profondeur des mélanges de couleurs incarnaient en soi une forme d'art proche de la magie. Lui avait l'impression qu'une sorcellerie s'emparait de sa conscience. Cette route l'aspirait. Il se répétait que tout ceci n'était qu'une forme d'art. Mais sa mémoire rendit palpable l'empreinte cinématographique de taureaux mis à mort dans les arènes. Son imagination voguait dans les eaux houleuses de ses craintes. Il se rappela un ami de son père et son histoire d'un grand artiste viennois qui crucifiait des cochons. Des vagues de sang submergèrent le Fils qui peinait à reprendre son souffle. Le monde n'était plus que le reflet de lui-même. Se laissant aspirer par le trou de l'évier, il s'évanouit sans se soucier s'il se réveillerait.

Ces souvenirs l'accompagnèrent tout le temps qu'il faisait ses bagages pour s'exiler dans le Nord. Il redoutait le pire, mais prit un des calmants laissés par sa Mère. Avant même qu'il soit rendu à l'héliport de Starlink Aviation à Dorval, son être ne tremblait déjà plus.

Premier test du Robinson R44?

Oui.

C'est un petit jouet, tu vas voir.

Cet employé de son Père avait été engagé surtout pour ses compétences en comptabilité, mais aussi parce qu'il avait une centaine d'heures de vol en solo. À en croire ses longues voyelles, il avait quelque chose d'Antillais. Apparemment, il savait ce qu'il faisait. Cette pensée rassura le Fils. « Tout ira bien » était sa phrase fétiche en cas de stress. Il s'installa confortablement dans son siège, mettant à exécution chacune des consignes du pilote-comptable. Deux vies étaient en jeu. Et il remarqua le tableau de bord, la disposition des cadrans, du manche, de la pédale du palonnier, un toutou probablement donné par un enfant. L'habitacle était semblable à celui des autres hélicoptères. Au décollage, l'échange radio du pilote avec la tour de contrôle semblait normal. Son cœur pourtant fonctionnait à plein régime. Il ne parlait pas, mais récrivait le monde qui l'entourait. Tout ce qu'il regardait criait

l'Apocalypse. Les couleurs, les odeurs ; sensation sur sensation, brique sur brique de mauvaise augure. D'un geste de la main, il pointa un arbre non loin de là qui se courbait sur fond de nuages gris.

Ça s'éclaircit au nord de Montréal.

Le Fils, regard incertain, sentit son corps s'enfoncer dans le siège alors que le pilote agrippait la manette de direction. Une tonne se soulevant de terre à l'aide de rotors et de pétrole raffiné faisait toujours une forte impression au Fils. Le pétrole et ses dérivés auront sauvé la vie à des millions de gens. Les voyages pénibles, le temps long et le quotidien. Le Fils devait toujours penser à autre chose au moment du décollage. Lindberg a bien volé au-dessus de l'Atlantique seul avec un engin beaucoup moins sécuritaire et technologique que celui-ci. Les nuages disparaissaient, mais le vent continuait de souffler avec l'appétit d'un loup. Le signal cellulaire coupait graduellement à mesure que l'hélicoptère prenait de l'altitude. Déjà à quelques centaines de mètres du sol et le monde miniaturisé semblait tellement plastique et fragile. Une impression rassurante. Seulement six mois à Malartic se rappela-t-il et après, la fortune l'attendait. Dans un désir de contenter son Père, il s'assurerait de faire tout à la lettre sans pourtant promettre la perfection. Se garder une zone d'ombre le rassurait sur le pouvoir qu'il exerçait dans sa vie. Si seulement il avait consulté un psychologue, ses motivations seraient beaucoup plus claires, mais plutôt que de consulter le bon spécialiste, il discuta un jour avec son médecin de son manque de concentration et de motivation. Deux minutes plus tard, le docteur apposait sa griffe sur une prescription de Sertraline, deux fois vingt-cinq milligrammes par jour.

Ça suffira?

Nous ajusterons au besoin.

Le Fils s'évertua à prendre les antidépresseurs. Une semaine devint vite un mois, mais les mêmes symptômes frappaient toujours. Une lourde alternance d'apathie et d'épisodes maniaques l'empêchait d'être constant dans sa productivité. Une nuit, au petit matin, son Père était revenu d'un voyage d'affaires et le trouva accroupi dans le sous-sol en train de trier les photos des vingt-deux albums familiaux. Il achevait la tâche colossale : une à une, il les

avaient passées au chiffon doux. Comme il avait l'habitude de diriger ses collègues au travail et dans ses travaux universitaires, la chose n'affecta pas véritablement sa réputation, malgré ses absences. Plus intéressant, on lui dit même qu'il avait meilleure mine qu'auparavant. Il avait bien perdu du poids et dormait mieux, parfois seulement. Un nouvel employé, par imbécilité grasse ou insouciance, souligna l'ombre qui passait dans son regard. Feignant ne pas comprendre, le Fils annonça qu'il devait partir pour un rendez-vous urgent. Son Père le disait : « Parler du problème, c'est lui donner de l'importance. » Après avoir boudé le médicament plusieurs jours, il jeta le contenant dans la poubelle.

Le vent avait décidé de ne pas se calmer. La grisaille dominait l'horizon bien par-delà le parc de La Vérendrye. Le pilote semblait calme. Il racontait une vieille histoire de temps durs que sa grand-mère radotait probablement. Le Fils ne se sentait pas à l'aise. Il agrippait son siège du bout des doigts au moindre soubresaut.

Il reste combien de temps?

Moins de deux heures.

Ça va se calmer?

Je pense pas.

On pourrait s'arrêter un peu.

Tu veux t'arrêter dans le bois?

Ou au prochain spot.

Je peux pas faire ça. Je dois revenir à Montréal avant demain matin.

Le Fils s'imagina le visage déçu de son Père et s'arrêta net. Ses doutes s'évanouirent. Il fouilla dans sa poche et trouva un petit étui en cuir duquel il sortit un couteau. Manche en hêtre et lame en carbone. Un ami le lui avait refilé après avoir appris qu'il s'exilait dans le Nord. Un couteau à toute épreuve, qu'il disait. Peu d'utilité pour le Fils.

C'est là qu'il sentit une odeur âcre. Le genre d'odeur qui s'immisce tranquillement dans le nez pour prendre d'assaut la bouche entière. Rien d'alarmant sur les cadrans, sinon un indicateur de combustible qui était à mi-chemin. L'odeur s'intensifiait.

Ça sent spécial.

Tu trouves?

Ça sent le brûlé.

C'est vrai.

Un étrange calme animait le pilote.

Nous arriverons d'ici une heure.

Rien à faire pour l'odeur?

À ce moment, le Fils vit une fumée s'infiltrer dans la cabine. L'atterrissage ne s'éviterait plus. Sans hésitation, le pilote s'assura que le système hydraulique fonctionnait et agrippa le manche. Ils étaient à 4500 pieds d'altitude.

Tout est sous contrôle. Accroche-toi bien. On va descendre très vite.

Le Fils atteignit le sommet de ses peurs dans les minutes qui suivirent. Son monde s'écroulait, l'angoisse le prit au ventre. Le cosmos s'arrêta et le temps et la matière avaient décidé de se mouvoir à pas de tortue. Un vent d'ouragan soufflait. Vitesse et fumée cachaient la vue. Le tempo du temps accéléra quand un rotor s'arrêta. L'horreur conquit le visage du pilote. Le Fils comprit que la fin approchait. L'hélicoptère avait commencé à osciller sur lui-même. Péniblement, le pilote dit quelque chose d'incompréhensible. Et en guise d'adieu, il parla fort, sans détresse :

Il reste 200 pieds. On va s'en sortir.

Chute en temps réel.

Si seulement une caméra l'avait filmé.

Peine à respirer.

Le Fils hurlait

ET

s'accrochait à son siège.

Les organes compressés par le passage du ciel à la terre.

La tête qui chute, comme si le corps disparaissait par-delà le néant.

Craquement et tourmente.

Un grand coup le projeta contre le plafond.

Un rien de silence.

Cuisses pressées contre son ventre, le tableau de bord le retenait contre son siège. La pénombre empêchait de bien discerner l'habitacle replié sur lui-même. Le métal s'était enfoncé. Avec ses vitres cassées, l'habitacle incarnait le carnassier prêt à dévorer. Le tableau de bord s'était éteint. Dans la pénombre, il vit le pilote mort, les bras ballants le long du corps. Enfin, certainement mort. Le tronc d'arbre qui retenait l'hélicoptère bien haut lui était passé à travers le torse. Il n'avait même pas eu le temps de réagir qu'il avait déjà affronté sa mort. Le sang répandu sur l'écorce comme une sève. Le Fils n'avait pu regarder le visage crispé par la douleur. Il cria à nouveau. La forêt à perte de vue aspirait ses mots. Les appels à l'aide n'atteindraient personne. Personne ne pleurerait son nom, peu se souviendraient de lui et son Père serait déçu qu'il n'ait pas réussi à tenir six mois dans le Nord. L'angoisse au ventre, les palpitations le saisirent. Il essaya encore de crier. L'air s'était raréfié et le Fils se mit dans une telle rage qu'il réussit à se déloger de sa position fœtale. Des douleurs minimales au cou et aux reins le faisaient souffrir. Rien comparé au pilote. En s'asseyant pour reprendre son souffle, le corps à proximité le répulsa.

Son sac de cuir pendait par une déchirure. Le contenu s'était vidé. Une chemise de rechange, son nécessaire de toilette et son chargeur étaient les seuls éléments qu'il retrouva. Le reste de ses bagages allait être livré par courrier express. L'écran de son cellulaire avait éclaté à l'impact. Si le Fils avait survécu, la chance devait y être pour beaucoup. Il crut pourtant quelques secondes assister à sa mort en *live*. En cherchant sous son siège ce qui manquait à son sac, il mit la main sur une hachette fixée au plancher. À force de tâtonner, elle glissa de ses attaches métalliques. Si la hachette ne lui permettait pas de s'en sortir indemne, il pouvait bien mourir là, déshydraté et dévoré par des rongeurs et des charognards. Il chassa la pensée. Mourir de cette façon n'avait rien à voir avec son plan. Il le croyait, il allait vivre. Un pied sur son siège, une main sur la hachette, c'est là qu'il remarqua que l'hélicoptère avait bien été traversé par un arbre, mais qu'il s'appuyait sur un roc gigantesque. Dans un mouvement digne d'un rabot, il tapa sans assurance avec la lame. Du sang gicla. La plaie sans profondeur laissait couler un peu de lui-même. Une larme coula de son œil. Sur l'écran de ses paupières

fermées, sa Mère souriait d'un réconfort imparable. Sa blessure attendrait. L'espoir de vivre gagnerait. Il en fut certain.

La hachette fermement empoignée chassait le verre restant. La pluie tombait. Le Fils jeta son sac au-dehors et sans regarder le pilote, il se glissa dehors. Les pieds devant, en équilibre sur le nez de l'hélicoptère, il se retenait en poussant des coudes.

Il avait fui. Couru dans le vent, sous les nuages en colère. Il boitait. Il rageait, dégouttait de salive à force de tenir sa bouche mi-ouverte. *Perdu*. Il traversa plaine, vallons, collines et chemins, sans s'arrêter. Ne voyant rien sinon sa perte ; il poursuivait sa délivrance dans ces lieux oubliés. Il revint sur ses pas, mais ne retrouva rien de familier sinon des arbres qui ressemblaient tous les uns aux autres. Et puis, *il n'était peut-être pas revenu sur ses pas*. Il lui avait semblé que le temps s'arrêtait par moment pour reprendre là où il avait trouvé sa source. Les arbres, colonnades du pareil au même. Quelque part, il n'avait suffi que d'un coup de vent pour détronner un rocher de son socle. L'infiniment grand le frappa devant la petitesse de son être. Quelque part le vent violent détrôna un immense rocher du sommet d'une colline. Le Fils sentit son thorax brûler. Il vomit.

Aube grise.

Il regardait autour de lui, effrayé de ne découvrir que des arbres et un territoire qu'il n'avait jamais cru possible d'exister.

Pendant de longues heures, il ne bougea pas. Pas même lorsque la pluie commença à lui ruisseler le long du corps. Le Fils, attaché à un poteau invisible, fixait le lointain comme on se scrute dans le miroir à l'affût de la moindre imperfection. Les épaisseurs vertes baignant dans l'air trempé ne lui révélaient pas le moindre indice de son futur. Il attendait d'une attente de désespoir : du genre qui n'espère rien d'autre que de tirer sa nécessité d'une fausse alerte. Pour la première fois de sa vie, il éprouva une forme nouvelle de faim. Une faim de revenir en arrière. Loin en arrière. Avant même d'être né, avant même que son Père ne rencontre sa Mère, avant même que ses ancêtres ne posent le pied dans les cales qui les mèneraient sur les rives du Saint-Laurent, avant même d'avoir été dans la suite des choses. Mais il savait que chacun des atomes qui composaient son corps l'avait mené jusque-là. Lui n'était pas de la même étoffe que son Père, sinon cette fatalité ne lui serait pas tombée dessus.

Ne sachant quoi faire, il se levait puis se rasseyait, comme s'il voulait trouver la position la plus confortable dans son désespoir. Remuant de fond en comble la terre de ses pieds, il observait un bouleau appuyé sur une grande pierre. Et toute la mousse du monde qui peuplait les pourtours des arbres environnants. Un silence qu'il n'avait jamais expérimenté pesait sur sa tête. Le ronflement du bois et la clameur des branches, surtout. Celui de la mort, l'espoir de la tombe peut-être. Pieds enfoncés dans la boue, les certitudes s'étaient enfuies depuis longtemps. Son sang épaississait et ses mains jouaient avec la terre et sa tête tournait.

Toute cette nature le tirait vers elle. Il se rassit pour se recueillir sur sa propre mort. Puis il vit son corps sali et se leva d'un bond.

Pas un seul instant, il ne repensa au pilote empalé. Le choc de l'atterrissage lui avait cependant laissé une profonde douleur qui l'élançait à la cuisse. Se diluait dans cette sensation continue le sort de l'autre. Force et courage se bousculaient pour ne pas paraître. Dans un recoin de sa mémoire, nul souvenir des conseils de survie prodigués lors des sorties safari dans les *resorts*. Sa main fouillait nerveusement sa poche de pantalon ; elle trouva son couteau. Une faible joie lui parcourut la poitrine ; un petit rire s'échappa de sa bouche. Avec cet outil, il verrait ses mains tailler la branche qui lui servirait son souper. Un harpon contre une truite ou une lance contre un mulot. Pour le moment, ses ongles seraient sa priorité, il se refusait d'être aussi terreux. Son Père rappelait souvent qu'on doit créer ses propres conditions pour se garantir une victoire.

L'image d'un enfer vert et blanc ne pouvait s'effacer de sa tête. Quelle pouvait bien être la chance de se retrouver dans ce territoire ? Le Fils voulait fuir. Il souhaitait être chez lui au même moment. Sa condition n'avait rien de remédiable, *il pouvait ne rien faire*. Laisser la mort venir le saisir, s'approchant de lui comme le loup affamé. Son état misérable ne tenait plus qu'à un fil. Dans quelques jours, il serait mort éviscéré par une meute de loups affamés. Ses cris d'effroi fendirent les lieux. Grands cris dans le cosmos. Personne pour répondre. De ses poings fermés, il cogna sans volonté sur son visage comme le ferait un enfant avec des cymbales. Toujours bien vivant.

Survivre au crash était son malheur. Survivre pour vouloir mourir ? Une crampe lui fit fermer un œil de douleur. En penchant légèrement la tête, le serrement s'estompait et en la relevant, la douleur se ravivait. Il se tint donc la tête en angle, comme un derviche tourneur. Mais lui ne voyait aucun dieu dans sa marche. Il damnait sa peau de mots rares. L'averse se calma. La lumière se faisait diffuse malgré les nuages qui se dispersaient. Son Père n'avait que faire des intempéries. Et lui, se voyait déjà être le trophée paternel lorsqu'il trouverait un moyen de se sortir de là.

Ni le soleil, ni les arbres, ni le sol, ni les nuages ne révélèrent au Fils quoi que ce soit sur la nature. Il craignait la vie telle qu'il l'avait vécue jusqu'alors. Ne plus pouvoir retourner en arrière relevait de l'évidence. Peut-être un secours arriverait-il ? La catastrophe se poursuivait à n'en plus finir. Plus rien ne tenait. Sans véritable intuition, il se hasardait à penser que la mort qui l'avait secoué ne le raterait plus. Au premier détour, elle l'effacerait. Désorienté, le ventre rempli par l'adrénaline comme carburant, le Fils pressentait que cette longue route sur laquelle il s'engageait le mènerait à sa perte. Une culpabilité couvrit son visage. N'avoir pu éviter le Nord, avoir dû recourir à la bienfaisance de son Père. Les échecs comme le spectre de sa Mère le hantaient. Elle n'aurait pas permis qu'il soit exilé vers des lieux incertains. *Rien en ces territoires hostiles ne le sauverait.* D'un pas malhabile, il s'engagea vers la direction d'où il crut ressentir le moins d'hostilités. La température montait, le soleil tapait fort. Plus bas, la végétation se faisait plus dense. Il dévala au plus doux d'une pente pour trouver un ruisseau. Les ruisseaux deviennent rivière et les rivières donnent vie aux villes, c'était sa foi. La détresse entachait son raisonnement. Et en chair et en esprit, le Fils s'enivrait de souhaits impossibles. Le hasard avait décidé de sa vie... Il marcherait à tâtonnement. Il ne savait pas depuis quand il n'avait pas dormi, mais l'énergie lui manquait. Le sol mou accueillait avec difficulté son pas pesant. Le calme de l'eau glissant vers un lac avait quelque chose de reposant. Cela ne lui permit pas de discerner tout de suite un frottement contre le sol et des couinements, presque des pleurs d'enfants. Quand son ouïe le lui révéla, le Fils s'avança sans courage vers la source du son. Haut-le-cœur sans suite. Un grand corbeau fouillait les entrailles d'un castor encore vivant. Un pas en avant. Un seul, de la pointe du pied. L'oiseau déploya ses ailes en croassant, du sang sur son bec. Le Fils le regardait sans bouger, concentré sur ce qui le terrifiait et le fascinait. Le dégoût au visage, il crut voir sa propre personne se faire manger vivant. Il savait bien que ce n'était que le fruit de son imagination. Lui, éprouvé par son propre drame, se voyait mangé, atteint, affaibli. Il devait être fort. Son père lui avait au moins transmis cela. Le corbeau tirait sur les intestins du castor en faisant un mouvement de balancier avec le reste de son corps. Après quatre coups vigoureux, un pan entier se détacha de l'abdomen du rongeur. Un faible râlement mit fin à l'agonie. Hypnotisé

par la scène, le Fils vomit ce qu'il pouvait devant l'œil avare de l'oiseau. Le corbeau s'éloigna du cadavre, satisfait de sa prise.

Avant de continuer son chemin, il s'abreuva au ruisseau et s'humecta le visage. Sa propre odeur l'écœurant, ça ne l'empêcherait pas de continuer. Fier de lui-même, il comprit soudain l'importance d'un moral fort. Dans sa situation, la crainte se trouvait en dehors de ses options. Dans l'air, un espoir fragile planait et le Fils entrevoyait qu'il disparaîtrait aussitôt qu'une épreuve arriverait. À mesure qu'il avançait, la végétation se faisait rare et le ruisseau ne grandissait plus, mais se réduisait. Sans arbres, le sol retenait à peine son poids et le Fils crut bon de s'éloigner de son guide salvateur. Il remonta la pente lentement. Sa cuisse l'empêchait de faire autrement. Dans un cycle impeccable, le Fils perdait pied à tous les huit pas, lui causant une irrémédiable douleur. Il se concentra sur sa démarche pour briser ce cycle. Péniblement, il mettait un pied devant l'autre en tentant de monter dans une diagonale parfaite. Son sac, seul trésor qu'il lui restait, il n'avait pas pensé une seule fois à l'ôter. Il le jeta à quelques mètres de lui-même. La motivation de reprendre son sac lui suffit pour ne plus penser à sa cuisse et atteindre son but.

Des bouts de bois jonchant le sol. Et un ponceau improvisé d'un côté à l'autre du ruisseau laissa le Fils dans l'émoi. Une présence humaine et réconfortante lui serait du plus grand secours. La fatigue de son corps lui causait un poids si énorme qu'il lui semblait que le monde se tenait sur ses épaules. Il demanda s'il y avait quelqu'un comme on demande son chemin aux étrangers. Il aurait aimé faire un feu pour attirer l'attention de chasseurs ou de voyageurs quelconques. Devant cette construction faite de mains d'homme, il se regarda et eut honte de son apparence. Dans son sac, il restait un polo et une paire de shorts. En se changeant, il pensa à sa nudité et à cette renaissance qu'il vivrait au moment où il verrait un autre être humain comme pour la première fois. Et cette nature vivante qui l'entourait de ses serres, et ces étendues sans fin qui l'aspiraient. *Peut-être n'en sortirait-il jamais?*

Il se souvint. Karkwa jouait ; un groupe apparemment exportable. Sous le joug d'une foule, le Fils se sentait comme mis en joue par un adversaire à bras multiples. Dans ce festival où ses amis l'avaient traîné, il avait cru voir des milliers de bras de condamnés à l'orée d'un abîme. Il lui avait semblé sentir sur ses jambes un souffle provenant de la terre, ou du ciel, ou des deux. Une amie le tira de son imagination. Sous le bleu et le blanc des projections lumineuses, la scène et la foule se fondaient l'une dans l'autre. Sa peau moite se frottait à celle d'autres festivaliers et le sol paraissait moins sûr et son corps était comme enserré dans un carcan. Incapable d'apprécier la musique qui ne produisait qu'un long silement constant dans sa tête, il essayait de garder son équilibre et se concentrait sur son corps pour éviter la foule qui l'écrasait. La houle provoquée par la fin d'un morceau le ramenait à d'autres épisodes du genre. Il lui arrivait de craindre d'être piétiné par la foule à la sortie des cours. Cette crainte passée avait une place dominante dans sa vision du monde. Ses amis voyant son regard de zombie le sortirent de sa torpeur. Peu importe les foules, le Fils avait cette impression que des tentacules l'étouffaient. Pourtant, il s'y était aventuré avec confiance. Il insista pour quitter l'endroit. Il avançait rapidement, poussant les gens sur son passage, la gorge serrée, la sueur dégoulinant sur son visage rouge de honte et de peur. La foule parut le charger. Elle voulait sa mort, se tissait encore plus serrée pour le faire entrer à coups de pied dans le sol. Pour lui, les mots faibles pour décrire la peur, s'ankylosaient de la pesanteur qui pressait contre lui dans cette foule.

Ses rêveries l'avaient emmené vers un abri de bois. D'une voix enrouée d'avoir trop crié, il appela les habitants des lieux. Résolu à trouver signe de vie, il se permit d'entrer dans l'abri. Un petit tapis sur lequel il était écrit « Bienvenue » le fit frémir de joie. Au milieu des hostilités qui l'avaient repoussé jusqu'ici, cet accueil le faisait vibrer. Il savait que c'était un peu fou. La porte était bloquée, mais d'une main, il trouva un crochet et l'ouvrit. Son heure n'était pas venue. L'intérieur ressemblait à l'extérieur, tout en bois pressé. Mais c'était le lit de camp qui avait attiré son regard. Dessous, comme un cadeau du hasard, trônaient des conserves de repas préparés. Une à une, il les prit dans ses mains. Un marché n'aurait pas eu mieux à offrir. Alignées sur le lit, il les compta. Un, deux, jusqu'à six. Avec son couteau, il

tenta d'en percer une. La résistance ne le décourageait pas. Il avait tout son temps. Rares seraient ses opportunités de retrouver autant de nourriture. Dehors, il trouva une roche. Assis, couteau ouvert en main, il tapa par petits coups secs sur la conserve. Non pas un trou, mais seule une concavité apparut. Un coup plus fort que les autres renfonça la pointe du couteau à travers le métal. Il réessaya deux millimètres plus loin en s'appuyant contre le rebord de la conserve. Assez vite, la technique se perfectionnait. Quelques petits coups et un grand. La faim l'avait quitté tellement il appréciait ce jeu. Il voulait répéter l'expérience sur cette conserve et sur une autre. Puis, sans pouvoir l'éviter, le manche craqua sous l'impact d'un autre petit coup. Il n'allait pas pleurer. Il ne devait pas se décourager. Il fit comme s'il n'avait rien vu. Son pouce couvrait la longueur de la fente. Quelques cycles encore et il réussirait à entrouvrir le couvercle pour se gaver du festin.

Il avait dû se lever de table, honteux. À un dîner chez des amis, parce qu'il avait renversé une coupe de Château Latour 1986 sur une nappe blanche de Damas. Ses pas l'avaient mené hors de la maison, incapable de faire face à la pression. La simple idée d'un repas avec quelqu'un l'éprouvait. Il eut honte d'avoir eu honte.

Le bois du manche s'égrena alors que la lame s'enfonçait à travers le couvercle. Il n'allait pas arrêter. *Continuer était la seule option.* Le Fils prit même la peine de relâcher un peu ses jointures pour laisser tomber les débris. Les doigts autour de la lame nue, l'espoir au ventre de retirer la lame, le Fils sentit le métal lui lacérer la peau. En soupirant, le sourire au visage, il réempoigna la lame pour achever d'ouvrir la conserve. Son sang glissait le long de la lame pour se perdre dans la fente qu'il avait percée. De l'autre main, il serrait fort à s'en blanchir les jointures.

Une larme tomba sur le sol. La rage le prit. Dans un éclat, il avait lancé la conserve sur le sol. Sans soulagement. Il la ramassa pour n'y trouver qu'une inflexion.

En finir avec sa vie. Et se faire dévorer par les bêtes.

Le sang s'étendait par terre. Il retrouva ses vêtements et alla plonger les mains dans ce qu'il restait de cours d'eau près de la cabane. Immunisé à la douleur des entailles et de sa cuisse, le Fils observa longuement le sang flotter en nuages dans l'eau. Puis il y plongea ses vêtements sales. Comme dans les films, il tint un bout de l'étoffe de sa chemise et tira avec ses mains. Il le refit trois fois. Il attacha à sa main droite les trois bandes déjà imbibées de sang. Puis, il serra les boucles avec ses dents. Avec peine, il se leva pour aller s'étendre sur le lit de camp. À peine avait-il franchi le seuil de la porte que ses jambes se ramollirent au point qu'il s'affala sur le plancher souillé.

Ce fut un instant ou des heures, il ne savait pas, mais le soleil était encore haut dans le ciel. Rien n'avait bougé. Son pansement humide sentait la charogne. Ses avoirs rassemblés et bien classés dans son sac, il s'étendit finalement sur le lit. Il attendit, essaya de dormir. *Personne ne viendrait à sa rescousse.* Il ne voulait pas mourir seul. Le Fils se décida à continuer son chemin. Sac en main, il regarda le lit et prononça les mots d'un adieu sans conviction.

Il marcha longtemps, jusqu'à la tombée de la nuit, jusqu'à ce que les étoiles l'assailent de leur luminosité cadavérique. Le Fils avançait sombrement dans la nuit incandescente. Malgré les bruits, malgré les contours d'êtres nocturnes, il poursuivait le lieu de son salut.

Des cordées de bois jonchaient la pente du vallon. Devant, la plaine qui s'étendait à perte de vue, une carcasse de camion était recouverte d'un épais lichen. Sous le couvert de la lumière lunaire, tout était obscurément menaçant. Les cimes d'arbre se penchaient sous le poids du vent comme pour pointer du doigt le Fils en douleur. La douleur à sa cuisse était vive, mais rapidement oubliée. Le silence de nuit amplifiait le moindre craquement banal pour en faire le pas d'un monstre sans âge. La force ne lui manquait pas, et sa vigilance ne faisait que redoubler. Il se prit à penser que la nature lui faisait une courtoisie. Sur le Fils pesait le plomb d'une vie détraquée.

À travers une fine couche de brouillard, le Fils vit une grotte. Au premier regard, ce n'était qu'un trou dans une paroi rocailleuse. Il hésita à s'y glisser, mais un hurlement de coyote lui rappela que tout ceci n'était pas un jeu. À l'intérieur, l'effroi qui le submergea fut indescriptible. Bruit de cor, sifflement de serpent et marteau sur enclume combinaient leur puissance comme pour assommer le Fils à coup de bruyantes réalités. C'était son cœur qui cognait sur les parois de la caverne sonore. Son sentiment de chute remplissait l'air du chuintement des plus profondes lézardes de son esprit. C'était aussi la lourdeur de ses sentiments de vivre une vie trop pesante pour lui qui faisait trembler son tympan. D'un coup, la noirceur l'envahit et comme un bébé qui se laisse prendre, il s'endormit dans un creux.

Il rêva le monde. Un royaume d'enfants adultes, des obèses. Leur peau imperméable retenait le méthane de leurs goinfreries. Ils formaient une pyramide chancelante et les uns se battaient dans l'espoir de s'immortaliser au faite, tandis que les autres, cyniques comme des chiens, avaient les yeux rivés sur le soleil d'un ciel délabré. Tous aveugles, ils percevaient que le monde était composé de poussière, mais ne pouvaient se l'avouer. Ils moururent à force de faire ce qu'ils n'étaient pas.

Il rêva son monde. Son âme perchée sur un sommet, son corps agissant à la guise d'une puissance animale. Des éclairs de couleurs s'éclataient contre le paysage d'une contrée d'une lourdeur grise. Le noir fut. Couche sur couche, d'autres salves de noir s'y apposaient. Noir sur noir sur noir sur noir. La vie s'y trouvait comme une amibe primale. Un cri jaillit de derrière la matière. Il voyait dans cette noirceur. Les douleurs du premier souffle le firent sangloter.

Son cœur battait la mesure dans ses tempes. Cette noirceur l'envahissait. Du coin de l'œil, il aperçut une petite masse noire enveloppée d'un velours. Il ne voulut pas bouger de peur de la réveiller. Le cadran cassé de sa montre laissait voir la date du jour, le 25. Il avait quitté le 21 juin et la montre avait été dérégulée dans l'impact. C'est ce qu'il croyait. Le temps n'est qu'une mesure, après tout.

Que crois-tu faire?

Une voix audible. Le Fils chassa la voix de ses pensées. Il se parlait. Il imaginait. Il croyait entendre la voix des secours. Personne n'était avec lui.

Je te parle.

Il choisit d'ignorer la voix. La petite masse noire n'était pas seule. Une dizaine d'autres étaient accrochées à une paroi plus loin. Il porta la main à sa cuisse et ne trouva rien d'autre que la déchirure de son pantalon. Il fouillait dans son sac lui servant d'oreiller pour finalement refermer les yeux, comme pour soupeser la souffrance de ne pouvoir être dans son lit. Il ne rêva pas, peut-être même qu'il ne réussit pas à dormir. Il parlait à haute voix de Montréal, de conquêtes, de rencontres, de rêves, de visions, d'oraisons funèbres, de columbarium, de finances, de chiffres, de résultats concrets. À sa Mère, il racontait les dernières années de sa vie. À son Père, il voulait se justifier de la situation dans laquelle il se trouvait. Des recettes de Ricardo et des pans de la culture populaire surgissaient de nulle part. Comme s'il s'entretenait avec un personnage politique, il élaborait un plan pour marcher vers une ville et être célébré en triomphe. Que mille tombent ou dix mille meurent ne le freinerait

pas. La cadence accéléra. Il parlait et parlait et parlait et marmonnait et marmonnait. Ses mots se diluèrent bientôt dans sa bouche, réduits à un verbe enfantin. Il dit quelques mots et se calma. Un homme sans visage s'approcha de lui.

Sache que tu te sortiras d'ici.

Sans peur, le Fils sortit de la caverne s'assit sous un arbre. L'arbre respirait la vie opaque d'un monde sans fin. Autour d'eux, l'ombre laissait paraître le mouvement d'une colonie de travailleurs. Hommes, femmes et enfants, épaule à la roue, poussaient vers un précipice une herse titanesque. Autour, comme dans le flou d'un mirage, les formes bougeaient d'un état à l'autre. Un boiteux tombait par terre pour devenir un aigle et retourner à la terre dans une flaque de sang. Une montagne devenait une cheminée aux vapeurs noires de suie et une mer s'y trouvait bientôt. Sans un son, les travailleurs finirent de jeter la herse dans le vide.

Il n'y a pas de conditions inaltérables, seulement ta bienveillance envers le monde. La vie, tu la forgeras de tes mains.

Il disparut. Les murs de la grotte revinrent d'un coup sur sa tête. Confus, le Fils tâta par terre pour prendre son sac. Il n'y était plus. Il savait que le sans visage le lui avait volé.

Malgré la mollesse du monde, son pas à tâtonnement se transformait en démarche assurée. Si le Fils voyait encore, tout était l'ombre du monde qu'il avait connu. Comme si un nuage de smog s'était infiltré dans sa cornée. Pouvoir marcher plutôt normalement parce que sa cuisse ne lui faisait plus mal.

De loin, sa démarche faisait penser à un homme qui avait survécu à une maladie des os, comme si chaque pas était une dislocation des jointures entre le péroné et le bassin. Lui, il ne le sentait pas comme ça. Une assurance nouvelle le traversait.

Il eut soif, une soif des déserts. Dans le pas ordonné d'un être en quête de grâce, il trouva un étang et s'y abreuva à grandes lampées.

Accablé d'une nuit à avoir marché sans relâche, le Fils s'affairait à trouver un abri pour se reposer. En montant une colline, une méfiance lui serra le ventre. Un village se trouvait au bas de la colline. Comme pour accompagner sa révélation, le carillon d'une église joua le Canon B de Pachelbel. Il n'osait pas penser à se retrouver au milieu de gens dans l'état où il était. Il voulait observer et descendre la nuit venue pour prendre de quoi manger et s'habiller. Au milieu de troncs jonchant le sol, il s'installa pour noter le moindre détail qui put lui être utile. Dans ce village sans nom, les êtres engourdis le laisseraient profiter de tout ce qui s'y trouvait. Quoique modeste, l'église de bois trônait en majesté sur le village. Une cinquantaine de bâtiments s'organisaient autour de la rue principale. Le Fils resta fixe à observer patiemment, prêt à détalier au moindre signal de danger.

Pour bien faire valoir sa capacité de civilisé, il aurait mieux valu consigner ses notes dans un journal, mais sa mémoire suffirait pour retenir les allées et venues de chacun des personnages de ce qui allait devenir son théâtre. Chacun est libre de lui-même, mais le plus fort peut très bien percevoir la moindre faiblesse et triompher de la stupeur de sa proie. Le Fils ne faisait que pressentir le pire. Il chérissait le moment où il pourrait retrouver le calme de la civilisation.

Ébahi par ses réflexions, il ratait les préparatifs d'une fillette et d'un garçon à peine plus vieux dans une cour arrière. Quasiment costumés, les enfants portaient un sarrau blanc et des lunettes de protection. Le Fils ne se rendit compte de rien avant que sans trop de précautions, ils déposent tout un attirail d'instruments scientifiques sur la table de patio. Captivé par cette approche du jeu, le Fils consignait en mémoire cet événement comme le jour où la civilisation reprenait le cap. Le petit théâtre chimique se déroulait tout à fait comme il le fallait. Un gros contenant rempli de liquide bleu en mains, la fillette essayait de le transvider dans une éprouvette maintenue sur socle. L'autre, en tentant de l'aider, la bouscula par mégarde. Le loufoque de la situation ne fit pas rire le Fils. L'accident prit pour lui des proportions gigantesques. La grande aiguille annonçait l'échouage du peu d'ordre

scientifique qu'il y avait. Il voulut descendre pour remettre de l'ordre et châtier ces enfants vulgaires. Mais la peur l'empêchait de bouger. Il était l'impassible témoin d'une tache sur la pureté qu'il envisageait pour l'ici et maintenant. En hurlant, la fillette avait alerté les parents qui sortirent en courant. Un voisin demanda si tout allait bien. Et à travers ce brouhaha, les enfants avaient disparu à l'intérieur. Heureusement, le Fils avait suivi son flair.

Le village retourna au calme. Le peu d'activités décevait le Fils. Une porte grinçante s'entrouvrit. Un moment plus tard, un homme âgé, vêtu d'une chemise à carreaux et d'un pantalon de travail, se glissait tant bien que mal entre la porte et le cadre pour, d'un mouvement sec, tirer sur une corde reliée au couvercle de la poubelle noire et jeter deux sacs blancs remplis à craquer. Aussitôt la corde relâchée, il se précipita chez lui comme s'il se savait observé. De son regard de fauve, le Fils feignit l'indifférence.

Des heures avaient passé et le soleil plombait le village quand un pick-up sans le moindre défaut s'arrêta devant un commerce à l'enseigne illisible. Il lui sembla qu'une femme était au volant. Après quelques secondes, un coup de klaxon fit sortir un homme qui chargea l'arrière d'innombrables sacs de glace. *Sans intérêt.*

Tenaillé par la soif, fatigué de n'avoir pas fermé les yeux depuis le jour d'avant, le Fils s'éloigna de son poste d'observation pour trouver de l'eau. Repoussé du village par son propre avilissement, il dénicha un étang non loin et s'y désaltéra. En relevant la tête, une maison capta son attention. Elle ressemblait à ces vieilles *mansions* américaines du dix-neuvième siècle. Pour éviter de violer sa zone de confort, il avança à petits pas vers l'endroit où il pourrait finalement élire domicile. À l'ombre de cette maison monumentale, sa confiance augmentait. Dans ces lieux, les grandes décisions sont prises. Mais avant de rendre visite aux hôtes de la maison avec lesquels il aurait certainement des affinités, une certaine préparation se s'imposait. La condition dans laquelle le hasard l'avait propulsé exigeait du

travail. Avant de mettre les pieds dans ce havre, il devrait s'habiller adéquatement et se coiffer et se remettre à l'actualité. Il sourit, comme un enfant espiègle. L'habitude se perd. Visiter des hôtes, s'installer dans leur sofa et prendre l'apéritif tout en parlant politique, sports et actions en bourse. Feindre d'aimer le canapé, tout en sirotant un Veuve-Clicquot. Pour le moment, il ne pouvait rien faire d'autre qu'attendre la tombée de la nuit.

Méfiance érodée, la faim commandait désormais le Fils. Un pied de biche trouvé dans une grange non loin, la faim dans le ventre et le désir de trouver refuge, il força la porte coulissante d'un bungalow sans vie. Manger et s'habiller décemment, c'est tout ce qu'il lui fallait. La décoration datée n'augurait pas très bien pour des vêtements. Dans l'obscurité, il débrancha le réfrigérateur. Le Fils savait sa vie due au hasard et un steak de bavette se trouva sous sa main. Cellophane percée, il huma d'abord la viande saignante. Le steak en main, il croqua tout en joie. Son tartare improvisé dégoulinait. Une satisfaction d'accomplissement et de grandeur coulait dans ses veines. Le sentiment d'une force surhumaine accompagnait chacune des bouchées. En penchant la barquette vers sa bouche, il put recueillir le sang restant. Il aurait encore eu faim, mais cette entrée suffirait pour le moment. Il espérait augmenter en force et en vigueur chaque nuit. Cette machine qu'il était, l'animal, atteindrait son potentiel dominant un jour ou l'autre. Bientôt.

Eau coulante. Le Fils auscultait les traces indélébiles des derniers jours. Au-delà de la barbe affreusement irrégulière, il ne se reconnaissait plus. Les bleus et la saleté incrustée allaient disparaître, mais le reste... Les marques de l'humiliation, l'eau ne les effaçait pas. L'homme qu'il devenait ne ressemblait en rien ni à son Père, ni aux autres hommes qu'il avait admirés. Cette visite dans le Nord durait depuis trop longtemps. Dans la chambre des maîtres, il trouva dans le garde-robe un veston et un pantalon trop grands d'une taille. Ça ferait l'affaire. Il lui fallait une douche avant tout. Et dans la plus obscure des noirceurs, il lava sans douleur son corps meurtri. Il était ailleurs, consumé par son impossible retour, incapable d'accepter qu'il ne pourrait retourner en arrière pour faire *comme avant*.

Le Fils s’habillait sans presse. Dehors, des frottements de pneus et bruit de frein à main. Serrement de poitrine. Agrippant des chaussures trop grandes et une chemise, il voulait fuir par-derrière quand une ombre se fit entre la lune et le Fils. Ronronnement de voix. Souffle coupé, des pas dans les escaliers. La porte s’ouvrit d’un coup et le Fils sauta sur l’inconnu. Il le plia en deux et le mordit dans le gras du bras. L’agrippant par la jambe et le cou, il le lança contre la table de cuisine. Une femme cria, figée sur place. Le Fils la poussa d’une main, si forte qu’elle se fracassa la tête contre la porte et son cellulaire vola dehors. Il enjamba le corps inerte, vêtements en main. Dans son élan, il vit un voisin accourir vers lui. Peu inquiétant, ce n’était qu’un barbare de campagne. Le Fils s’arrêta sec comme pour savourer le moment.

Heille!

D’autres étaient attroupés près de la voiture.

Qu’est-ce tu fais ici?

L’interrogatoire n’allait pas durer, se dit le Fils. Il était attendu. Enfin, il devait se rendre à sa soirée à la *mansion*.

Papa, c’est qui lui?

Le voisin le gardait bien en vue, détaillant la bizarrerie d’un jeune homme torse et pieds nus.

Appelez la police.

Le regard gris d’un carnassier pour seule réponse, le voisin fit un pas en arrière. Ses poings crispés, soulevés légèrement, feraient autant office de bouclier que d’arme contre l’agresseur. Pris entre la clôture de la galerie et le voisin, le Fils élaborait mille stratégies pour se sortir de là. Il ne pouvait pas mettre hors de nuisance tous ceux-là mêmes qui étaient témoins de sa chute. Ce voisin et sa fausse bravoure lui permirent de détalier en toute adresse. Sous les yeux des autres, il sauta par-dessus la clôture pour atterrir sans trop de lourdeur. Sans effort. Dix mètres le séparaient déjà du danger quand des sirènes retentirent. Le voisin cria et courut quelques minutes pour perdre sa trace dans la nuit. Le Fils était déjà à flanc de colline quand

les policiers comprirent la situation. Reprenant son poste dans les troncs d'arbres, il vit les quelques villageois s'affoler et raconter en grands gestes ce qui venait de se passer. Il s'enfonça dans la nuit.

Un oiseau de nuit venait de coincer un petit rongeur dans l'ancre d'un arbre. Lui, fatigué, mais sans relâche, il ne pouvait se passer de cette vision. Un esprit nouveau l'avait conquis. Ses peurs supplantées, il pensa au couple qu'il avait malmené. Bien loin du village, le Fils se dit qu'en ces régions éloignées, les lois perdaient leur valeur. Debout, poussant son pied arcbuté dans une des chaussures sans pouvoir l'y entrer, le Fils s'exaspéra et lança sa vulgaire chaussure au loin. Avant même qu'elle ne soit tombée, l'autre la rejoignit. Mieux valait marcher pied nu qu'avec ces chaussures.

Le dégoût au corps, il se pencha et examina ses empreintes au sol. Pas tout à fait celle d'un homme. L'arc de son pied avait changé, son talon ne touchait presque plus le sol. Ses mains ne paraissaient plus aussi belles qu'avant. Sa faim avait soudainement augmenté. Le manoir lui revint en esprit. Il fixa l'horizon et ses étoiles pendant un bon moment. Quelque chose le retenait. Il s'endormit, recroquevillé, tête contre ses genoux.

Des jappements de chien le tirèrent du sommeil. Des faisceaux de lumière scannaient la nuit et des hommes et des femmes en uniforme marchaient sur sa gauche. Une dizaine d'entre eux formaient une ligne plus ou moins droite. Sur ses gardes, mais sans vraiment flairer le danger, le Fils se moqua d'eux. *Cette technique ne fonctionne pas si on est si peu et qu'on a affaire à un être vivant.* Comme s'il l'avait commandée, la filée tourna sur son axe et se dirigea vers lui. D'un coup, les lampes de poche pointèrent dans sa direction. Les silhouettes longues avançaient à l'unisson. Presque à quatre pattes, il reculait centimètre par centimètre. Les chiens crachaient leur salive en aboyant. Leurs maîtres peinaient à les retenir même en tirant de tous leurs muscles. Comme naturellement, il faisait attention à ne faire aucun bruit ni

mouvement brusque. Il prit une roche et la lança contre un arbre loin à sa gauche. La troupe alertée sonna l'alarme et accourut, chiens en mains, vers la source du son. Le Fils profita de cette simplicité d'esprit pour s'enfuir. Le souffle ne lui manquerait pas, il voulait retourner au manoir. Il redoubla le pas et disparut dans la forêt. Ni les hommes ni la nature ne lui faisaient plus peur.

Sur le porche de la *mansion*, il rajusta sa chemise et cogna. Rien. Plus fort. Rien. Il voyait une lumière pourtant. Impatient, il dévala les marches trois par trois. En marchant à travers les buissons, il longea la devanture pour se rendre derrière. Un torrent de rage s'abattit sur lui. Un petit escalier de bois menait à l'entrée de ce qui ressemblait aux roulottes trouvées sur les chantiers de construction. La petite habitation grise était placée vis-à-vis de l'entrée de la maison. Le Fils arracha un écriteau sans même lire qu'il s'agissait d'une commémoration pour le centenaire du village. Les larmes lui coulaient et il criait. Devant cette tombe vide, ses yeux se remplirent de flammes, au milieu desquelles elle aurait mérité de brûler. Le Fils se frappa la poitrine, incapable de croire qu'il avait été dupé. D'un mouvement de la main, il prononça les mots d'une condamnation. Rebrousser chemin et recommencer à zéro. Si ce village ne lui donnait rien de bon pour assouvir ses passions, il lui fallait aller plus loin, ailleurs. Le goût d'une vengeance le tirait à la poitrine.

Cette nuit-là, il courut des dizaines de kilomètres sans se fatiguer avant de tomber sur une cabane de bois qui trônait dans un arbre au milieu d'un pré. Tester sa proie, la faire souffrir et fuir. Il sentit le goût tyrannique de la vengeance dans sa bouche. En un clin d'œil, le Fils avait élaboré un plan. Aucun véhicule à l'horizon. Ceux qui dormaient là-haut devaient être venus à pied. Un sac de poubelles pendait au bout d'une corde. De la nourriture s'y trouvait assurément. Il n'était pas l'animal que l'on pourrait croire qu'il était. Dans un souci parfait du détail, il détacha la corde du crochet planté au pied de l'arbre. Le sac tomba lourdement au sol. Il pensait répandre le contenu de la nourriture sur le sol et observer de loin les animaux sauvages se servir. Mais quelque chose le poussait à travailler seul, comme pour rendre l'événement plus savoureux. Son Père disait souvent que le bonheur se trouve dans les choses les plus inattendues. Assouvir sa vengeance le rendrait content. Il prit le temps de manger à satiété en attendant que descendent les locataires. Le Fils rota, satisfait. Cette satisfaction arrivait à point, puisque le digestif ouvrait la porte de la cabane. Un pied nu devant, puis deux. Et un visage barbu apparut. Nu, l'homme s'assit et scruta la nuit. Comme si une pensée lui avait traversé l'esprit. Une de ces histoires prévisibles où une sortie nocturne pour de simples besoins vitaux se termine en arrêt de mort par une bête sauvage. Ce soir-là, la crainte

allait devenir réalité. Le Fils sentit la puissance d'un dieu soutenir sa vengeance, comme si cet homme avait choisi son malheur. Leurs destins allaient se fondre en un divin acte de vengeance. L'homme n'avait rien à craindre. Il ne mourrait pas d'un châtement divin, il en souffrirait. Le but du Fils était de punir l'homme. Sa nature était d'une faiblesse misérable.

L'homme descendit. Le Fils y vit les premières étapes du rituel d'un agneau à abattre comme ces musulmans qui font la fête de l'Aïd. L'homme, nu, incapable d'épouvante, inconscient de l'avenir immédiat, ne pensant qu'à ses besoins primordiaux, mit pied à terre. Jusqu'ici absent de son champ de vision, le Fils se révéla à lui plus par soif que par négligence. L'agrippant au corps, il ne s'attendait pas à ce que l'homme soit mû par un tel désir pour la vie. Celui-ci ne prononça pas un mot et se défit de la prise pour revenir à la charge. En évitant l'attaque, il empoigna la corde pour la passer autour du cou de son gibier. Devant cet affront, le Fils comprit que le sans visage avait raison. Tenir la vie entre ses mains relevait du divin. Il tint fermement l'homme en bride un moment et plongea ses dents dans la chair rigidifiée par le sang accumulé. En relâchant la corde, le sang abondant gicla comme une fontaine et la chair s'offrit comme le plus délicieux des tartares. La viande pure d'un animal encore vivant. Sa bouche ne pouvait contenir tout ce liquide vital qui dégoulinait le long de son visage. Main au cou, peinant à reprendre son souffle, l'homme tomba à genoux. Le Fils fut satisfait ; sa victime ne regarda pas son dieu. Comme pour laisser sa marque, sans dire un mot, il enfonça ses ongles au plus profond de la chair. Assommé par la douleur, l'homme ne put que gémir. Le châtement était terminé. Le Fils s'en lava les mains. Peut-être succomberait-il à ses blessures ; ce n'était pas de son ressort. Des sons sortaient de sa gorge comme la ventriloquie d'une souffrance plus grande, à l'intérieur.

Sans honte, le Fils rajusta son habillement, regrettant de ne pouvoir porter de souliers. Et laissant le semblant de civilisation derrière lui, se mit à marcher, à gambader presque, tout en sifflotant. L'air léger qui accueillait son triomphe le rendait heureux d'un bonheur qu'il n'avait jusqu'ici qu'espéré. Il avait oublié ses buts ou presque. Bien que Malartic soit loin et

que Montréal soit inatteignable, il avait trouvé un sens, un but et une destinée dans ce crash d'hélicoptère. Il pouvait maintenant espérer châtier et ordonner les choses dans cette région inestimée du monde. Elle serait sienne et il occuperait la nuit de ses habitants.

Une activité sans pareille agitait un village trouvé au hasard. Un écriteau planté devant l'église basse annonçait qu'un loup avait attaqué un randonneur. Toutes les deux ou trois maisons aux revêtements défraîchis, une nouvelle construction ou un bâtiment bien rénové faisait penser au Fils qu'il avait peut-être trouvé un endroit qu'il pouvait redresser. Il sourit à la vue de camions de la garde forestière se stationner devant la minuscule mairie. Apparemment, les petits paroissiens de la région étaient dans l'incertitude. L'habitude des criminels et des chiens enragés se perd lorsqu'on est isolé du vrai savoir. Le village se transforma rapidement en petite zone de guerre. Une voiture de police se posta aux entrées du village et les employés de la garde forestière partirent aux abords de la ville pour élaborer un système de pièges. Il ne manquait plus que l'eau bénite et des prières continues sur la place publique pour rendre l'endroit exempt de jugement divin. Le Fils estimait minces les chances de pouvoir pénétrer la forteresse qui s'était érigée devant lui. Il attendit, tapi dans l'ombre d'une fermette enfoncée dans le sol. Elle devait être bien en dehors du village au moment de sa construction. Son attente se nourrissait du moindre mouvement de la nature ou des hommes qui s'affairaient devant lui. Il lui semblait qu'il guidait leurs mouvements tant ils étaient prévisibles. Son Père citait souvent Kasparov : « On gagne parce qu'on a planifié ce que l'autre allait faire. » Le Fils ne vit pas la pièce qui tomba au moment où, sortie de nulle part, une femme croisa son regard. Depuis longtemps, il n'avait reniflé les cheveux fraîchement lavés d'une femme, d'une vraie. Cette femme aux cheveux blonds apparut brièvement dans son champ de vision avant de disparaître dans une voiture noire. Un cercueil de fer s'éloignait avec la grâce et la charité en son sein. Le Fils prit du temps pour se décider. Malgré toutes les défenses de la ville, il lui fallait retrouver cette femme. Il n'avait même plus idée du bâtiment dont elle était sortie. Plus par désespoir que par conviction, il se peigna à l'aide de ses doigts et de sa salive. Il ne rôda pas, il prit place près de la mairie après avoir fait le tour à pied. Il sentait bien les regards se braquer sur sa chemise et ses pantalons trop amples. Une dame qui était assise dans sa véranda lui fit remarquer la bizarrerie de se promener pieds nus. D'un regard, il la fit fondre des yeux et satisfait, se rappela de cette femme aux cheveux blonds. Parfaite pour lui, le regard d'une déesse, le corps d'une femme qui peut le porter, elle se jetterait dans ses bras à son retour. Ils s'aimaient, rien ne les empêcherait. Ils s'établiraient dans cette région du monde pour l'élever vers la civilisation parfaite. La fermette serait leur. Ils la sortiraient de terre et bâtiraient un royaume millénaire.

Les hommes autour plieraient le genou pour devenir leurs serviteurs. Des minutes passèrent et les voisins s'assemblaient pour se demander ce que cet homme mal attriqué faisait dans leur village. Un brave s'aventura.

Monsieur, ça va?

Le Fils ne l'entendit pas. En guise de réponse, il se leva et griffa un adolescent à vélo qui passait au même moment. Oui, cette femme allait revenir ! Pour toujours, ils se réjouiraient de la vie qui les traverserait.

Woah wouah!

Comme pour détruire les fondations de ses désirs, quelqu'un tira le Fils par le bras. Un autre tenta de monter dessus. Dans les yeux des villageois, il avait la force d'un loup et le regard d'un homme mort. La force avec laquelle il répondit fit lâcher prise à l'homme. Le Fils projeta tout son corps vers l'avant comme pour se sauver, mais pour attaquer. Le royaume se défendrait corps et âme.

Appelez la police!

L'espace qu'occupait alors le Fils n'avait rien de ce qu'il voyait en lui-même. Comme une couleuvre, il se déprit de l'étreinte et se projeta vers l'avant. Un homme au tronc et aux bras gigantesques sortit de son camion, bâton de baseball à la main. Plus vite que lui, le Fils évita le coup qui lui était destiné et le croqua au visage. Les coups de poing fusaient et sa mâchoire se détractait comme pour mordre plus profondément encore. Tombant par-derrière, le Fils s'agrippa avec ses doigts plantés dans le corps de l'homme fort. Il sentit quelque chose le frapper dans le dos. Une plainte à gorge déployée ; quelqu'un avait juré que c'était un rire. On l'assomma.

(.)

En révisant l'Histoire, l'évidence saute aux yeux. On aime haïr les détestables. Nazis, pédophiles, corrompus. Mais tout s'explique. Cet homme sans histoire tue ses enfants, mais se réclame d'une indécente innocence. Le chemin de sa vie l'aurait porté à ces atrocités. L'autre prétend n'avoir fait que sa part de bureaucratie et nie sa responsabilité dans l'hécatombe du Silence. Et celui-là faisait ce que tout le monde faisait parce que c'est comme ça que ça fonctionnait. Les logiques et les raisons se multiplient. Un professeur disait toujours : « La logique de l'assassin est parfaite. C'est une voiture au moteur parfait qui ne peut recevoir d'autre passager que son conducteur. » Il avait raison. Je l'imagine se dire qu'elle roule bien pendant qu'il écrase tous les piétons sur son passage. Un dimanche de promenade, le conducteur a les deux mains sur le volant et roule en disant que la situation est bien en main ; il est humain, libre. Après tout, il a besoin de repos. À cela, j'ajouterais qu'il n'y a de victimes que ceux qui ne peuvent se défendre. Se défendre en refusant sa logique ou se sauver soi-même avant qu'il ne détruise tout. En écrivant ces lignes, je sais que ce que nous écrivons aujourd'hui pourrait bien être retenu contre nous. Demain, peut-être. Le gagnant est celui qui triomphe parce qu'on lui consent un témoignage ineffable.

Les préambules prennent souvent trop de place pour finalement ne laisser place qu'à bien peu de matériel. Au lieu de philosopher, je devrais plutôt en venir à l'arrivée du patient – XXX. Les faits sont remarquables, si bien que j'ai tenté d'en dresser un portrait en donnant vie aux bribes qu'il m'a été donné d'entendre. Son histoire pourrait s'afficher dans les plus grandes histoires de survie des cent dernières années, mais sa condition actuelle taira la possibilité. Les psychiatres se penchent sur son cas depuis qu'il est ici dans l'attente de passer devant les tribunaux. Le patient paraissait absent lorsqu'il est passé à la télé, mains menottées, et pourtant au moment où je l'ai croisé dans le corridor de l'Institut, j'ai perçu une charge qui sortait de lui. Une charge vitale surprenante chez quelqu'un d'aussi absent. Assommé par les médicaments, il semblait répondre à un monde parallèle au nôtre. La voix humaine ne le fait plus réagir et il ne soutient plus quiconque du regard. Quelques heures après avoir été admis dans cette aile, une infirmière a cru qu'il allait la poignarder quand il s'est levé en rage, stylo à la main. Il s'est jeté sur sa tablette pour consigner rapidement ses pensées sur le papier déjà noirci de notes. Consigner ses affects, c'est exactement ce que cela semble être. Je dois donc

le superviser pour qu'il écrive régulièrement afin d'en dresser les grandes lignes. Dans mon rapport préliminaire, je note qu'à certains stimuli, il réagit violemment, mais écrit pourtant des choses délicates sur sa vie, son passé. D'autres le laissent impassible, alors qu'il écrit toute la violence qui semble être contenue en lui. Pour le moment, les règles de l'Institut m'empêchent de publier ces notes, une censure inappropriée selon moi. Un trou dans la réglementation me permet pourtant de publier le fruit de sa création, un peu comme on vendrait des toiles qu'il aurait peintes. Cela pourra surprendre, mais à une classification méthodique des textes consignés par thème et gradés par occurrences, je préfère le respect du patient et que son esprit libre soit connu sans discrimination ni hiérarchie. Depuis que je pratique l'art-thérapie avec les patients de l'Institut (qui n'est qu'un programme pilote voué à manquer de fonds d'ici peu, je sais), je me rends compte de la portée de ces écrits, parfois sur le patient, mais surtout sur le lecteur. Pour bien lire, il faut prendre garde à ne pas prendre trop au sérieux les allégations, les motifs et les dires des patients. À mi-chemin entre l'œuvre des mystiques et celle des possédés, les écrits d'un patient d'institut psychiatrique constituent un joyau de la pensée sans ponctuation.

Je m'explique sans faire un cours de créativité ou de philosophie de la psychologie. La pensée sans ponctuation abreuve toute pensée originale. Elle est le souffle continu d'une pensée qui ne connaît pas de barrière tangible. L'un pourrait qualifier de rebelle la personne qui peut faire preuve d'une telle condition tandis que l'autre pourrait y voir un moyen de subversion déresponsabilisante et non-éthique envers la société. Dans ma pratique, j'irais plutôt vers le fait que cette pensée sans ponctuation caractérise ceux qui écrivent sur un monde de choses vues dans un état perceptible, mais qui n'existe pas à proprement parler. Je parle de pensée sans ponctuation, sans arrêt habituel comme dans la logique cartésienne. La plupart des écrits de l'Antiquité, grecs ou hébreux, ne présentent pas de ponctuation. Les éléments sont liés selon une logique interne. Comme celle de l'assassin, sans être dangereuse. Dans ses *Histoires*, Hérodote nous a laissé un texte sans ponctuation ni paragraphe. C'est à ses traducteurs que revient l'honorable tâche d'agencer les idées. Je ne parle donc pas ici d'une pensée chaotique. Dans le texte des patients, le monde et le leur ne sont pas totalement

disjoints. L'interprétation de leur texte renvoie à celle des rêves ou à celle des épiphanies mystiques. À chaque patient son système codé. Un code à comprendre, comme on le ferait pour les rêves. La psychanalyse de Freud et des autres établit que les signes et symboles du rêve sont propres à chacun. Il s'agit de considérer chaque image comme les métaphores d'un texte qui s'écrit à la manière d'une pièce de théâtre : avec les corps, le souffle et la vie des acteurs sur scène. Dans le cas présent, son monde est rempli d'une plénitude de mots et d'émotions que peu de gens expérimentent dans leur vie. J'ai l'impression de me retrouver devant un cas semblable à celui d'Antonin Artaud, ou peut-être Thérèse d'Avila, mais je ne saurais en dire plus sur celle-ci, sinon que la pensée sans ponctuation laisse entrevoir un monde sous-tendu par le nôtre. Mon patient – XXX – exemplifie la réalité d'une pensée sans ponctuation à la racine même. Quoiqu'il semble être dans un sommeil intérieur profond, ses signes vitaux et sa motricité ne sont en aucun cas affectés. Il marche, il voit. Sa vision semble être sélective. Presque miraculeusement, il vit comme un comateux doté de somnambulisme. L'ordre est contenu à l'intérieur et le désordre ne paraît pas régir son extérieur. Au grand étonnement de chacun, ce patient établit une relation au monde dans ce qu'il convient d'appeler un monologue intérieur scriptural : il ne parle pas, mais communique par l'écrit. Comme s'il avait mis un point final à sa relation avec le monde, comme s'il s'était exclamé « je coupe » et avait tourné le dos à la réalité. La vie intérieure a pris le dessus, comme une longue prière qu'on adresse à soi et qui se poursuit sans cesse. D'ailleurs, le coma et le point final, *comma*, en anglais, ont cela en commun qu'ils désignent une coupure. Une phrase vaut une vie, et un coma coupe de la vie, mais ne l'arrête pas. Ma conclusion est assez précise et générale tout à la fois : l'espace qu'occupe sa souffrance correspond au silence infligé au vide qui l'habite. Celui qu'on appelle fou possède peut-être la clef de ce que nous concevons de la réalité. Pris dans sa réalité, le patient, par ses mots, porte à la concrétude son vide et expérimente une délivrance. Les choses nommées apparaissent et retombent à la poussière. C'est le portrait d'une vie humaine ordinaire.

J'écris tout ceci pour mieux introduire le colligé des textes qui suivent. Malheureusement, la faible quantité de textes produits ne me permettront pas d'en faire un Artaud du présent siècle. Peu ou pas de renseignements y sont présents relativement à son périple au nord de La Vérendrye. Pas même un indice quant à ce qu'un pathologiste révélait être la plus atroce

attaque humaine qu'il ait vue en carrière. Près de 25 % du visage d'une victime a été mangé sur elle alors qu'elle vivait toujours. Une certitude, cependant : il s'agit d'un délire particulièrement rare. Le patient – XXX – écrit deux fois par semaine et parfois plus. Après des épisodes psychotiques sévères, il s'installe par lui-même pour écrire. Si je n'ai pas été encore assez précis, le langage parlé lui est étranger, comme s'il ne l'avait jamais appris. Il ne parle plus et semble imperméable aux paroles. Et pourtant, il écrit une parole puissante dans mes pensées. Un type d'hystérie particulier, s'il en est un. Comme le soulignait un ancien professeur : « si la narration libère, le récit de la vie subie accroît le refoulement. » En lisant les écrits de – XXX –, j'ai cru par moment l'entendre de vive voix.

Patient 081816lrn

Arrivé le 13 mai 2012

(extraits de ses griffonnages)

[I.]

À l'heure qu'il est je suis pris dans une situation honteuse
Je ne peux rien faire sinon contempler le Nord dans l'état où je l'ai
laissé
Lorsque le jour se pose devant moi les couleurs croulent sous le
poids de la lumière et de la noirceur
Mes mains ne peuvent plus se porter à mes yeux pour empêcher le
soleil de m'aveugler
Le voile qui me couvre les yeux m'empêche de voir le futur
Le présent s'est soudainement fait léger parce que je suis figé dans
le sol

[II.]

Sous la radiance de la connaissance il ma été donné de voir la
réalité en face

Sans lombre de mes présupposés le monde sest révélé plus vaste et
demandant que je ne lavais cru

La semence de mes pères ne sest rendue quau compte-gouttes et au-
delà du 52e parallèle presque rien na été ordonné

Cette civilisation qui essaie de percer plus haut quici na rien
donné ou presque

Elle est à effacer et à refaire

Dans létat solide où je me trouve si peu mempêche de saisir dun coup
de crocs tout ce qui se trouve ici

Il ne faudrait pas grand chose un souffle à peine pour abattre et
recréer les villages de trappeurs selon lordre cosmique des choses.

[III.]

Dans le vide de cet espace maudit le tremblement de la Nature se
fait sentir elle ne veut pas que lon perde de vue que nous sommes
entourés de mers infinies

Lombre dun doute et lespoir fui en des espaces obscurs

Le poids des défécations est maudit lhomme est maudit

Son égarement une malédiction

Celui qui la prononcée je le hais

Lenracinement de la médiocrité efface lordre dû

Maintenu face contre la médiocrité le chant funèbre des Empiètements
de la Nature sur mon existence

Jexiste en dehors du monde

Je crée a partir du néant pour défier le monde qui mest opposé

[IV.]

Il ny aura plus rien de vide sinon les corps qui sy trouvaient quand
je suis passé

Le Nord et ses steppes ses toundras et ses forêts plus rien ny sera
laissé au hasard puisque je laurai conquis

Les chairs maintenant fanées un moment traversées de mes dents
quavec peine je retenais tellement la jouissance était totale

Je me goinfrais

Ces chairs elles étaient de trop

Ces terres me réclamaient pour faire ce ménage

Les crimes sont pour les endroits où la loi domine

Ici le meurtre na eu dautre nom que nettoyage

[V.]

La salive ma séché sur les babines
 L'horizon se perd en fuite depuis que je poursuis la moindre âme qui
 vive
 Plus loin j'irai plus près seront mes objectifs
 L'extravagance des honneurs que je fais à cette terre fait de moi son
 auteur
 Après la moindre remise à l'ordre la légèreté qui me soulève prouve
 que la virtuosité de ma plume sur ces lieux s'excite de dominer
 Si il suffisait de blanchir à la chaux toute l'étendue du désordre pour
 recommencer de plus belle je le ferais Civilisation avant histoire
 La perfection avant même de commencer
 Blancheur et aube d'une contrée sans chute
 Ma nature sera le modèle Elle m'a été donnée pour forger le monde
 autour de moi
 Je la tiens d'un Père qui m'enseigna comment imposer un cadre Dominer
 ma postérité en imposant la sagesse des grands
 À l'invariabilité de la nature humaine je devrai trouver une solution
 Elle ne change pas
 Dans une continuité remarquable elle se corrompt dans un processus
 monotone de dégradation
 Par le foisonnement des réactionnaires le cadre se frite et un homme
 doit remettre en ordre la construction

[VI.]

L'arrogance des sujets de mon royaume me déplaît
L'acide de leur propos menrage et me fend le cœur tout à la fois
L'esprit que me voici dédaigné mécarte de l'enfer
Je suis plongé dans ce corps aux racines profondes
Je combattrai jusqu'au bout pour me voir marcher de nouveau Combat et
galanterie rythme et sommets morts et pression où le cœur de la
terre me requiert pour le baumer et calmer ses passions folles
Dans les mouiroirs du Nord ceux que j'ai habilement créés ni le Diable
ni Dieu ne peuvent intervenir
Moi seul maître de ces étendues; les vents peuvent me pousser je
tiens ferme contre la solitude
Au milieu de l'absolu le choix se trouve dans les fondements du monde
La souffrance me rapproche du vrai et les douleurs vastes et
ondoyantes de ce vide qui mentoure ne font que me rendre plus grand

[VII. Récit et meurtre]¹

Un cours deau mes oreilles lentendaient Une soif brûlante me saisit
 En m'approchant je vis que ce n'était qu'un autre ruisseau En
 magenouillant je tentai de ne pas trop me salir Sans grande chance
 M'appuyant sur un rocher au plus près de l'eau je bus Litre après
 litre j'étais insatiable Une soif d'homme une vraie Il aurait fallu
 boire océan et mer pour me satisfaire Chacune des gorgées éteignait
 le feu qui regagnait en puissance J'arrêtai de boire par ennui Alors
 je me vis Ce visage que ma mère avait tant admiré de mon berceau
 jusqu'à son départ il était maintenant couvert d'une barbe sale qui
 cachait le plus clair de ma peau Abîmé usé j'étais maintenant un
 vulgaire coureur des bois Il hurlait que je trouvasse un moyen de
 quitter ces lieux pour me retrouver dans le meilleur hôtel de Vald'Or
 En me relevant je me rendis compte que le soleil se couchait déjà
 L'eau reflétait d'étranges couleurs En longeant le ruisseau j'aperçus
 le lac qui se tenait là noir de profondeur Il me vint en tête de
 placer toute la civilisation que je trouverais ici mais des
 complications techniques m'empêcheraient de le faire
 L'air était léger Quelques bêtes arpentaient la forêt Mon flair me le
 révélait Si mon âme existait je dirais quelle allait bien J'avais
 péniblement lorsque je remarquai un sentier Mes pantalons déchirés
 ma propre odeur oubliée je poursuivis ma route sur ce chemin
 construit par les rapaces du Nord Il me fallut une centaine de pas
 pour le comprendre J'avais faim Sans aucune raison je me mis à courir
 L'impact de mes talons au sol rythmait l'ondulation de mon corps
 J'avais faim Pour la première fois je vivais l'aridité des déserts et
 la perte d'une moisson Pleurer de rage ma situation n'aurait servi à
 rien sinon à me tendre de rage La course allait me donner encore
 plus faim Plus de faim et plus de rage me satisfaisaient déjà Le
 repas allait assouvir bien au-delà de ma faim Quelques rayons de

¹ Longue, cette entrée est d'une rare structure. Les paragraphes sont le fruit de -XXX-.

soleil se faufileaient à travers l'épais couvert des arbres Et je sentis l'odeur d'une femme flétrie par le combat d'une vie Une proie facile Jamais un tel festin ne m'avait attendu Je l'imaginai déjà criant devant ma stature priant les saints et les absents Rien ne pouvait empêcher quoi que ce soit d'arriver J'étais la solution à sa solitude J'allais être son opium sa révélation Et ma famine se terminerait

Le chemin devenait un sentier battu Non loin se trouvait une chaumière plutôt une cabane étouffée par les troncs J'approchai normalement à pas de loup Comme une invitation à entrer la porte entrebâillée laissait venir à moi un effluve de chair prête à manger Les bonnes manières mises de côté je poussai la porte

Elle était petite assise dans une chaise berçante bonnet de puritaine sur la tête Elle était comme une enfant menue et fragile Elle me fixa du regard Le regard d'un aveugle Je sentis le besoin de me recueillir avant de passer à table Et puis elle osa me défier

- Tu es le fils d'une histoire incertaine La conséquence des mécompréhensions des tiens²

Le bruit de ces paroles me heurta plus que toute autre blessure Cette femme seulement cette femme avait réussi à piquer ma curiosité Je l'observai Chacune de ses rides Chacun de ses mouvements était imprégné d'une atroce puanteur Aucun doute que cette femme n'avait rien à voir avec la civilisation d'aujourd'hui ni même avec celles d'avant

- Tu peux bien huer autant que possible Ton histoire ne s'arrêtera qu'au moment où un homme le décidera

Sa parole me dérangeait plus que celle de tout autre être humain Elle mourrait Peu importe le nombre de chapelets quelle avait récités elle mourrait Je massai sur le bord de la table prêt à toute éventualité Le cliché aurait voulu que j'aie été féroce au point de

² Pour une lecture plus aisée, les dialogues ont été séparés, mis en forme.

ne pas vouloir discuter Une force m'avait pris mais j'étais toujours le même homme

- Quas-tu à me dire d'autre vieille femme
- Tu n'as pas vraiment changé
- Ah bon On se connaît
- Le monde n'a pas changé il n'a qu'une autre apparence Et toi tu es toujours homme mais tu es ici comme le symbole d'une zone détestée par mon âme
- Quelle beauté

Devant ma moquerie elle eut un moment d'hésitation comme si mes réponses allaient la faire sortir de ses gonds Cette sérénité allait bien craquer Jen étais certain Cette situation délicate aggravait mon appétit Le désir de dévorer cette espèce de sacrifice me trottait dans le ventre

- Continue
- Un homme faible a son âme dans sa tête
- Comme c'est joli tu me fais un cours de philosophie

Elle ne songea pas un moment à se taire Elle était comme une petite souris La vieille s'était faite souris blanche en attente de son destin Je la laissai détracter ma condition elle parla de l'homme de rien sa faiblesse son ego son refus de voir plus que grand que lui Elle psalmodiait sur la terre les dieux et l'Amour Je crus bientôt avoir à faire à une prêtresse des bois apte à jeter des charmes mais incapable de se défendre contre ses bourreaux

- J'ai faim
- Fais ce que tu as à faire Sache seulement que ma mort rendra la tienne sans fin
- L'enfer c'est ça
- Vivre sans liberté sans conscience de son âme

L'envie de discuter coupa net et le monde me donna tout ce qu'il avait de sombre à me donner

- Ma liberté commence ici

Je me jetai sur elle crocs devants Comme dans un rite de purification sacrificielle je pris le temps de légérer pour

recueillir son sang dans le bac quelle avait l'habitude d'utiliser
pour sa lessive

[VIII.]

Corruption et tentations dans ce monde nexistent que pour me
dédaigner

Ces enfants de la terre me dévorent et me blessent

Complice du viol de mon territoire de ma personne la terre sest
liguée contre moi

Je suis aveugle mais je vous contemplerai du haut de rien pour tout
happer

[IX.]

Pris dans ma condition la vérité frappe la porte de mes doutes
Létroitesse de ce corps métouffe tout métouffe Je crache la salive
de l'impérissable sur le premier être humain de ma lignée
Je plains le premier jour où le tournoiement des siècles a eu gain
de cause sur les temps sans mémoire

Soif

Une soif infinie qui me transperce qui m'envoûte et me refuse de
partir de cette terre

Je crains ne rien pouvoir faire sinon de demeurer dans l'attente
Sans larmes la crainte d'une résurrection se fait synonyme de douleur
insoutenable

Devant l'immensité de ma chair absente et de mon corps maudit le ciel
assassin sépare au-dessus de ma tête

Il m'importe de remporter une victoire totale sans pardon ni
adversaire

Se sortir d'ici sans fuir rencontrer le sol fertile d'une vie d'ample
quiétude

[X.]

Ils sont là

L'apparence de voleurs s'est profilée dans la plaine sans horizon

Je les attends

Impossible de faire autrement

La promesse que j'ai faite à ma Mère de ne jamais laisser tomber je la tiendrai

Mes jours étaient comptés

Je m'accrocherai tenterai l'impossible repousserai ma haine du mouvement m'estomperai dans les draps d'une coupable ignorance. Devant la mort je ne réagirai pas je ne fermerai même pas les yeux

Le moment le plus agréable sera de me plonger par nécessité intérieure dans le souvenir de mes souffrances

L'un sort des cordes et les attache à mes branches l'autre dévoile une tronçonneuse qu'il abreuve de essence

Mes instants sont comptés et je me tiendrai à jamais à l'écart de l'histoire

J'aurais pu m'en passer

L'horizon se referme sur lui-même et la nuit se fait sombre

TRAVERSES D'UNE SUBJECTIVITÉ, *CARNET DE NOTES-VÉRITÉS*

0. Point multiple

L'essai ne saurait contenir la fiction, l'inverse est tout aussi invraisemblable : le texte est une expérience. L'action de lecture est à la jonction de celle d'écriture, tout comme l'essai est un objet qui s'assemble à la fiction qui précède, à la manière d'une peinture. L'essai ouvre vers un monde.

J'ai écrit dans l'urgence et la fatigue. Les dernières marques de ponctuation s'accompagnaient d'une ouverture macabre : « J'ai la tête pleine de cancer. »

L'imperfection est splendide. L'humanité n'en démord pas. L'essai qui se dresse devant est à l'image de ce qui a poussé et de ce qui s'est frayé un passage dans mon cerveau et par extension dans mon âme. Une tumeur au cerveau prend d'assaut le réseau de la pensée sans répit ni justification. Elle se vautre dans son nouveau logis par nécessité, et de l'inévitable, elle crée. Deux fois plutôt qu'une. En 2010 et depuis décembre 2014.

Issu d'une sorte de processus psychosomatique, l'Essai qui émerge est parallèle à la fiction qui précède. Un lecteur travaillant y trouvera des points de contact, mais le même lecteur ne saurait analyser ni même s'expliquer la fiction à la lumière de l'essai. En s'infiltrant, le cancer transforme le texte par ruptures, comme une machine à encoder. L'indépendance est cruciale au projet et je n'ai pas voulu écrire l'essai comme outil de critique ou d'interprétation littéraire.

Un roman existe comme un « Il » et l'essai se présente comme un « Je ». L'un et l'autre présentent des points de contacts, mais ils ne sauraient être le cadre interprétatif de l'autre. L'encyclopédie d'une lectrice ou l'horizon d'attente d'un lecteur permettent de toute façon de faire l'exégèse du texte—sans toutefois en mesurer toutes les parties.

Le présent essai est le fruit de réflexions parallèles à l'écriture du *Détroit des augures*. Après avoir écrit souvent et m'être tu tout autant, j'ai finalement défriché la forêt de ma pensée

tangentielle pour découvrir les sillons creusés par le court roman. Là où je me retrouve, une lectrice ou un lecteur n'y verra qu'une réflexion sans amarre à ma version du *Bildungsroman*. Je n'ai pas voulu, ni pu faire lire ma fiction par mon essai. Au contraire, toute une dimension biologique et physique, autrement dit, le travail du corps animé s'est retrouvé dans l'élaboration de cet essai. Comme l'a fait Borges avant moi, je me suis fait Lukas lecteur de Lukas. Ou comme le souligne si bien Louise Dupré : « [...] écrire nécessite une certaine distanciation à l'égard de soi-même, une sortie du cercle de l'enfermement en soi pour en quelque sorte se dédoubler, s'ouvrir à l'autre en soi, devenir lecteur de ses propres textes³. » Dans tous les cas, j'ai travaillé à mettre en lumière la conscience derrière mon écriture.

Médiatrice, l'écriture est à l'image du rapport entre le corps humain—comme machine mouvante, habitacle de l'être pensant, de la chair, de l'âme, de la psyché—et le monde—comme influence, environnement, le politique, le social, la doxa. Inséparables, monde et corps humain s'écrivent l'un et l'autre dans un mouvement semblable à une forme de consubstantialité phénoménologique du Je et du Tu, de moi et de l'Autre. Se dédoubler et prendre distance de soi n'est pas s'éloigner du corps, mais plutôt plonger dans un exercice de lisibilité de soi. Parce que nos sens sont engourdis de trop écouter le monde, l'écriture est un acte de distanciation pareil à une forme longue de prière. Forme de silence parlé, écrire se pose non pas comme un outil de résistance, mais comme subjectivation d'une résistance au monde et à cet *enfermement en soi*.

Jusqu'ici ma vie a été ce long dédale de naissances et de renaissances. Le phénix d'une vie économique, né pour être crucifié et embaumé, pour être ressuscité d'entre les mots, pour continuer ce qu'il était dédié à être : vivant. Alors que les consciences sont éteintes pour

³ Louise Dupré, « Écriture et enfermement », dans *Antonin Artaud, Figures et portraits vertigineux* (dir. Simon Harel), Montréal, XYZ, 1995, p. 137-138.

mieux laisser entrer dans le tunnel visuel les images de la boîte à idées compressée, je me fais un plaisir de venir ici dans l'atelier pour écrire quelques mots-reflets qui puissent être des palabres d'encouragement. Réagissant à la parole vide de la politique et la parole pleine de l'économie⁴, la parole que je cherche est celle de l'être – lieu immanent de la subjectivité en prise avec le monde – du type à prendre de l'intérieur et à germer pour finalement se déverser dans le monde et le réécrire.

⁴Julia Smola, « La politique sans mots » dans *Tumultes*, 2008 (n°30), p. 217, en ligne, www.cairn.info/revue-tumultes-2008-1-page-215.htm, consulté le 25 mars 2015.

1. Tumeur au cerveau ; la chair comme antenne au monde

Là, sur une civière, je croyais sentir mes yeux fondre sous la chaleur des lumières de Klieg. Tout est flou. Mon corps enfoncé dans la civière, l'enfer dansant autour de moi ; ce n'est pas un plateau de tournage. Les néons. Les sarraus. Une main sur ma poitrine. Ma femme est là. L'indélicatesse d'un personnel ahuri qui claque des pieds par terre résonne partout sauf dans ma tête. Mes lunettes sont quelque part. Une autre crise d'épilepsie, j'ai fait une autre crise, pareille à celle du 23 juin. La main chaude de ma femme me réconforte. L'urgentologue pose des questions, mais je ne réponds que trop peu. Elle allait pousser les portes battantes quand elle a été arrêtée par les cris stridents d'une épouse crispée devant les convulsions incontrôlables de son mari.

**

Car, lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort.

« Personne ne se résigne à écrire la biographie littéraire d'un écrivain, la biographie d'un soldat [...] »⁵, souligne Borges. Raconter ma maladie de long en large, je le sens, serait une entreprise maladroite, remplie de trous, qui ne rendrait pas justice à l'épreuve vécue. Marquée au fer rouge, ma vision des choses aurait dramatisé le comique et parodié l'épreuve qui m'aura transformé dans mon corps comme dans ma chair. Seulement, tout mon être avait envie de raconter. Et le fruit de mon travail est le fruit de mon intériorité.

La biographie est une perspective et surtout le coût de renoncement d'une vie vécue. Les lectures sont multiples et l'écriture n'en est qu'une parmi tant d'autres. La lecture est une

⁵ Jorge Luis Borges, *Enquêtes*. Paris, Gallimard, p. 160-161 dans Michel Lafon, *Borges ou la réécriture*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1990, p. 73.

réécriture. Si la vie peut être lue, elle peut aussi être réécrite. Sitôt l'ouvrage terminé, mes affects couchés sur papier deviennent la peinture qu'on accroche dans le salon ; appareil.

**

Deux jours plus tard. Assis sur deux chaises aux barreaux froids, nous attendons les nouvelles de la neurologue. Elle nous explique qu'il y a une masse dans mon cerveau de la grosseur d'une balle de golf, une tumeur, peut-être bien un kyste. Je n'ai pas de haine particulière pour ce sport, me dis-je. Élise éclate en sanglots. En l'embrassant, je chuchote : « Tout ira bien. Dieu est avec nous. » Je ne savais pas que tumeur voulait dire cancer. Cette fois-là, j'avais évoqué le pire scénario possible : « Check ben ça, j'ai un cancer du cerveau. » J'avais raison : de la grosseur d'une balle de golf. Assez lourde pour réécrire mon histoire, assez immense pour marquer mon corps, ma chair, mon être. *Insurpassable, le poids de la connaissance*. Seulement le vide peut le happer en un rien de temps :

En toute conscience, la négativité pure n'est plus simplement la destruction, mais la *destruction créatrice*. La véritable vitalité de la conscience n'est ainsi pas opposée à la mort, mais vit et résiste à la mort⁶.

Ce qui était n'est plus. Mais résiste encore dans sa forme mémorielle. Le corps a changé, mais ma perception du monde aussi. Ce qui s'articulait auparavant pend le long de mon corps, comme les bras ballants d'un adolescent. Suis-je différent? Oui, par reconfiguration. Les expériences du passé sont passées et composent mon présent, je me dois d'en affronter la

⁶ En voulant dépeindre la pensée de Maurice Blanchot sur la vraie conscience, les auteurs se sont laissé tenter par l'oxymore. Le syntagme est fort : il est possible de passer par le feu et non pas de demeurer intact, mais de vivre avec l'altération. Ullrich Haase et William Large, *Maurice Blanchot*, Londres, Routledge, coll. « Critical thinkers », 2001, p. 43. Ma traduction.

nouvelle réalité. La résilience est une forme de résistance.

**

Né sous le soleil du chaos-monde, j'ai appris à lire le monde comme un texte, à assister aux événements comme on assiste à une pièce de théâtre. Parce que le monde est un *stage*, certains s'y croient tout permis en manipulant la langue en se dissociant de la réalité telle qu'elle est pour en créer de nouvelles. En cela, je reconnais le prétexte. « Le bien-être est une valeur phare de notre société, alors que le corps souffrant recèle une vérité. Quand nous avons mal, nous nous cachons.⁷ »

4 h du matin. La lumière bleuâtre de mon radioréveil éclaire le visage d'Élise. Quelques images/seconde défilent dans les passerelles établies entre mes synapses : une décharge traverse ma conscience et tout mon être s'éteint. Dans ces nuits les pires, la mort plane autour de moi. Je la crains comme d'autres craignent l'échec. Que perdrais-je sinon cette vie? Rien d'autre parce que la mort m'est un gain. Le corps qui souffre disparaîtrait et seulement la chair demeurerait. Et si cette ombre, ce spectre de la mort qui me visite n'étaient qu'un guide? Je suis heureux de l'avoir. Il me permet de décevoir les pronostics et de continuer de marcher dans le chemin qui se dresse devant moi avec une conscience aiguë de la finitude de ma personne. Il suffirait d'un instant pour ne plus *être*.

Le corps donne la mesure et la chair ; il subit le temps. La chair interprète le temps pensé⁸ et le temps vécu. Ou encore, « la chair est un corps physiquement absent ou senti de

⁷ Anne Waeles, « Castellucci ou la métaphysique de la chair », dans *Jeu*, no 151, 2014, p. 28, en ligne, <http://id.erudit.org/iderudit/71830ac>, consulté le 20 avril 2015.

⁸ « Tenir le récit pour le gardien du temps, dans la mesure où il ne serait de temps pensé que raconté. » dans Paul Ricoeur, *Temps et Récit Vol. III*, Paris, Seuil, 1985, p. 435.

l'intérieur⁹. » J'aurais tendance à emprunter à la théologie le terme « consubstantialité » pour caractériser les dyades inséparables d'animalité et d'humanité chez l'être humain, la psyché et le soma, le temps et la matière, l'extériorité et l'intériorité, le je et le tu. La douleur et la destruction proviennent non pas d'un détachement complet entre chacun des éléments des dyades, mais de leur écartèlement et de la distance créée par l'évolution dans laquelle le sujet est plongé.

De la même façon, corps et chair se côtoient. L'un est matériel et l'autre immatériel. Le corps est la partie inanimée, composée de minéraux, inapte à percevoir le moindre stimulus. Le lien est fondamental et aussi lié que le signifiant au signifié. Si l'attache reste la même, la compréhension diffère et l'expérience même se dégrade.

La chair, *Leib* en allemand, présente une connexion étymologique avec *Leben*, la vie. Dans la phénoménologie d'Husserl, l'incarnation est ainsi un mouvement de transcendantalisation de soi¹⁰. Quand je parle de chair, c'est à la vitalité par le dépassement et le renouveau de l'être que je fais référence et non pas à la chair comme réceptacle du mal et du péché originel, ou toute autre forme de liturgie du corps¹¹. En voyant Ève, Adam qui s'exclame : « La chair de ma chair¹² » reflète cette idée. Lorsque le corps annonce qu'il loge la tumeur d'un cancer du

⁹ Alain Beaulieu, « L'incarnation phénoménologique à l'épreuve du "corps sans organes" », *Laval théologique et philosophique*, vol. 60, n° 2, 2004, p. 302, en ligne, <http://id.erudit.org/iderudit/010348ar>, consulté le 5 décembre 2015.

¹⁰ Barbara Cassin (éd.), *Dictionary of the Untranslatables*, Princeton; Oxford, Princeton University, 2013 (2004), p. 561.

¹¹ Thème développé dans Lukas Lafond-Rivard, *La Langue qui se cherche*, Montréal, UQAM, 2012, 17 p. Des pièces comme « No Church in the Wild » dans *Watch the Throne (Deluxe)*, New York, Roc-a-Fella/Def Jam, 2011, CD, 67 minutes, interprétée par Jay-Z, Kanye West et Frank Ocean mettent en valeur la glorification quasi-religieuse du corps et de la chair que je nomme liturgie du corps.

¹² Genèse 2.23.

cerveau, l'animalité du corps, l'*anima* animé, la machine qui se meut, se referme sur la conscience et réveille le vide tourné vers l'infini.

**

Les mots sont faibles pour raconter le temps, pour rendre compte du monde vécu.

À l'époque où le langage s'enfonçait dans son épaisseur d'objet et se laissait, de part en part, traverser par un savoir, il se reconstituait ailleurs, sous une forme indépendante, difficile d'accès, repliée sur l'énigme de sa naissance tout entière référée à l'acte pur d'écrire. La littérature, c'est la contestation de la philologie (dont elle est pourtant la figure jumelle) : elle ramène le langage et la grammaire au pouvoir dénudé de parler, et là elle rencontre l'être sauvage et impérieux des mots¹³.

Par le corps, j'ai été appelé à l'existence. Et pourtant j'ai l'impression d'être né trois fois. Par l'écriture du cheminement de mon identité, je peux dire que ma chair est née trois fois. Écrire et lire, comme actes de recueillement permettent de pouvoir *revivre* ces naissances comme il me plaît. L'une d'entre elles, ce cancer *vécu*, s'est imposée comme *réincarnation* par la douleur, ou plutôt l'après-coup de celle-ci. En refusant de subir la douleur, j'ai réalisé que je pouvais prendre le monde à bras-le-corps et le reconsidérer pour ce qu'il était, impossible à éviter : « L'action, comme début, perpétue la naissance [...], est l'actualisation de la

¹³ Michel Foucault, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, p. 355.

condition humaine de la natalité¹⁴. » Ce qu'Arendt souligne, c'est la naissance au monde réactualisée par l'action. On ne subit pas une naissance charnelle, mais on la vit par volonté.

Supporter la douleur amène un changement de perspective, tout en dressant une nouvelle poétique du monde. Ainsi, mon rapport à la chair s'est réaffirmé parce que les choses anciennes se sont tracé un chemin nouveau de ma préhension du monde. En affrontant l'inconfort et en écoutant les silences ambiants de vérité, je peux dresser une poétique du monde qui témoigne de ce que les changements amènent et reconsidérer la portée et la force de la douleur. C'est de la musicalité de la littérature dont il est question quand on « *rencontre l'être sauvage et impérieux des mots.* »

**

Mes parents-aimants se sont aimés l'histoire d'une année ou deux ; et le champ-passion a faibli, si bien que j'ai grandi dans le foyer d'une mère-souffrance qui devait composer avec son passé de fille-placée. Parce que gentil, le père-absent m'a bien pris sous son aile un dimanche sur deux. Comme si chacun de ces dimanches était la marque d'une chaussure qui s'enfonce dans le chemin vaseux de ma vie ; c'est un vide qu'il a laissé. Sa trace demeure.

**

Dans l'espace de sa réflexion plurifacettes, Søren Kierkegaard abordait la subjectivité comme vérité¹⁵. Non comme vecteur ou comme miroir, mais fondamentalement comme vérité.

¹⁴ Hanna Arendt, *The human condition*, Chicago, Londres, Chicago University, 1998 (1958), p. 178. Ma traduction.

¹⁵ Cf. Clare Carlisle, « Subjectivity and Truth » dans *Kierkegaard, A guide for the Perplexed*, Londres : Continuum, 2006, p. 63-89. Ce guide accompagne bien la lecture du problème subjectif tel que développer dans Søren Kierkegaard, « La vérité subjective, l'intériorité ; la vérité est la

Enfant de pasteur de l'Église danoise, église d'État, Kierkegaard était destiné à vivre selon des croyances imposées et socialement acceptables. Il n'en fit rien. Maladroit en amour, il s'est retiré des affaires sociales, amoureuses, et s'est assis à son pupitre, loin de la foule pour réfléchir sur le monde.

**

Le texte n'est pas une cachette, mais bien un haut lieu de croissance pour ce qui se trame dans l'intériorité de chacun. Et ce qui *est* et ce qui *n'est pas* en émanent, comme l'odeur d'une friture irrésistible. Il suffit de humer l'air ambiant pour trouver ce qui s'y trame.

subjectivité », p. 176-232 (1846) où en continuité avec Gottlieb Lessing, l'auteur aborde le devenir subjectif de l'homme dans une perspective éthique.

2. Soi, création et vérité : changer en parallèle de son œuvre

*It was exhausting, for no matter what the scheme
I conceived, there was one constant flaw—myself.
There was no getting around it. I could no more
escape than I could think of my identity. Perhaps,
I thought, the two things are involved with each
other. When I discover who I am, I'll be free.*

Ralph Ellison

*J'écris pour me changer moi-même et ne plus penser
la même chose qu'auparavant.*

Michel Foucault

Le changement de soi-même qu'aborde Foucault résonne, parce qu'il développe de façon conjointe l'éthos et la pensée, qui, à travers le médium de l'écrit, sont en mouvement de réaligement mutuel constant. Écrire, c'est mettre les pendules à l'heure ; questionner le monde et s'y voir comme acteur pensant, doué d'une psyché agissante en phase avec sa subjectivité. Autrement, l'hypocrisie écrase par sa présence. La conséquence de changer par sa propre intériorité est de concevoir autrement. Le contraire serait impossible puisque comme le souligne Kierkegaard : « dans la réflexion subjective, la vérité devient l'appropriation, l'intériorité, la subjectivité¹⁶. » Cette perspective rend possible l'écriture de la subjectivité sans allégorie ni métaphore. Parce que c'est dans la lecture du fruit de l'action que le sujet peut s'y voir et prendre conscience de l'état des lieux. En s'écrivant, le sujet se rencontre dans une forme d'altérité remplie de lui-même.

**

¹⁶ Søren Kierkegaard, *op. cit.*, p. 179.

Ce que j'écris au final n'a que peu à voir avec la science. L'être humain y est quelque part, mais le questionnement qui surgit dans le texte littéraire est l'objet d'une forme de conscience partagée. Le Verbe s'est fait chair et cette chair est vraie. La subjectivité ne se pose pas comme *objet* à définir—exercice paradoxal s'il en est.

**

Dans son ouvrage *Descartes' error, emotion reason and the human brain*, Antonio Damasio explore l'hypothèse d'une raison émotionnelle. D'une certaine façon, il détourne le *cogito ergo sum* de Descartes pour l'orienter autrement :

It is thus even more surprising and novel that the absence of emotion and feeling is no less damaging, no less capable of compromising the rationality that makes us distinctively human and allows us to decide in consonance with a sense of personal future, social convention, and moral principle¹⁷.

Bien plus, il qualifie d'insensé et de dysfonctionnel celui qui approchera l'objet de sa raison par voix totalement objective et déconnectée de ses émotions. S'approcher de soi dans le texte d'une manière détachée relève d'une folie : celle de ne pas vouloir se connaître. Les émotions ne s'automatisent pas, elles viennent. Elles se répriment, mais ne disparaissent pas. Le principe universel selon lequel rien ne se perd, rien ne crée s'applique dans le corps humain. L'émotion réprimée prend seulement une autre forme.

Sous le poids de la menace de la mort, la désorganisation se fait bien plus qu'une

¹⁷ Antonio Damasio, *Descartes' error, emotion reason and the human brain*, New York, Avon, 1994, p. xii.

bénédiction. Mary Douglas expose ainsi que le « désordre est symbole de danger et de pouvoir¹⁸. » En écrivant, la puissance se dégage par la faiblesse et devient moteur de création bien malgré moi. Le chaos attire l'être que je suis. Et cette question shakespearienne qui trouve ses échos dans le cœur de tous : « *To be or not to be.* » ; elle se retrouve dans les tréfonds du cerveau de chacun. Comme si le corps et la chair se distancaient. Une présence vers le flou ou une absence par-delà la matérialité. Et si l'absence criait plus fort que la présence mécanique ? Et si mot à mot s'insérait la pensée dans le scripturaire ? Et si le scripturaire avalait la présence au matériau de notre existence pour se faire lire par les générations à venir ? Sermons de campagne et valse des mots.

**

Dans un album qui ressemble plus à un traité philosophique qu'à un opus de rap, José Youcef Lamine Kaminsky, alias Rocé, réclame à son auditeur qu'il mesure son identité, et par conséquent sa subjectivité, non pas dans une perspective de relation aux autres, mais à lui-même comme un Tu : « *Retrouve-toi seul sans ton visage.* Tu le vois par les yeux des autres et sans eux tu ne l'as pas, tu ne l'as plus. Ne les laisse pas te modeler, te remodeler.¹⁹ » Rocé sait dire cette fausse référentialité du monde au texte et du texte au corps ; puisque la narration de l'intériorité ne se fait qu'à travers la subjectivité, il est impératif de se retrouver seul, autant évidé que possible dans un mouvement rappelant la kénose évangélique, l'abaissement à une condition inférieure, une humilité qui transcende ce qu'on attend de soi.

Dans cette chanson, le monde extérieur est vu comme la mauvaise influence de la chair. L'identité forgée par le monde présente un dialogue à un seul intervenant parlant et un écoutant résolu à encaisser les coups du marteau sur l'enclume de sa peau.

¹⁸ Mary Douglas, *De la souillure. Essai sur la notion de pollution et de tabou*, Paris, La découverte, 1992, p. 111 cité dans Simon Harel, « De la fiction à l'alterbiographie », *La rage de V.S. Naipaul*, Montreal, Nota Bene, 2014, p. 92.

¹⁹ Rocé, « Seul », *Identité en Crescendo*, Paris, No format, 2006, CD, 51 minutes. Je souligne.

Tous ces déguisements qui rendent l'intérieur inaccessible et si étrange à soi-même, *jusqu'à en avoir peur de regarder dans son intérieur et de ne voir que du vide et de tomber*. Tomber ? Tomber parce qu'on se rendrait compte qu'il n'y a aucun artifice assez solide à l'intérieur où l'on pourrait se rattraper. Alors on a peur d'être seul comme si on avait peur de soi-même²⁰.

Pour Rocé, les artifices de l'extériorité empêchent son porteur-victime d'avoir accès à son intériorité, si bien que le vide y aspirerait celui qui s'y aventurerait. À force de vivre par la définition de soi-même qu'on se fait par le regard extérieur, le corps prend une forme étrangère à soi et surtout la chair accepte la souffrance comme porte-bonheur puisque derrière les appareils, il n'y a peut-être rien.

**

Dans un duel opposant la paire Gilles Deleuze-Félix Guattari et Emmanuel Lévinas, la notion de visagité serait débattue jusqu'au K.O. technique. Sans souci pour le divin, mais plutôt pour le bien de l'altérité.

**

Dans un article sur H.-R. Jauss et l'esthétique de la réception, Isabelle Kalinowski résume bien l'impact de l'École de Constance sur « la rupture avec l'esthétique traditionnelle de la production et le « changement de paradigme » qui place le lecteur au centre de la théorie littéraire.²¹ ». Auparavant, c'est la tradition et l'histoire qui dictaient ce qu'il fallait penser d'une œuvre. Jauss s'est heureusement débarrassé rapidement de cette *littérature des autres* pour donner force à la *littérature pour soi*. Après la mort de l'auteur chez les

²⁰ *Id.* Je souligne.

²¹ Isabelle Kalinowski, « Hans-Robert Jauss et l'esthétique de la réception » dans *Revue germanique internationale*, no 8, 1997, p. 151, en ligne, <http://rgi.revues.org/649>, consulté le 10 mars 2015.

poststructuralistes, l'icône littéraire devient le lecteur pour Jauss, Iser et autre Eco. Autant dire que le monde a sa place dans l'œuvre, mais il n'a plus la même prise sur l'être qu'auparavant.

**

Je suis né plusieurs fois. Mes parents m'ont conçu sans trop savoir autre chose sur eux-mêmes qu'ils s'attiraient. Sans trop se déchirer, ils se sont quittés – ma mère l'a foutu dehors. Mes premiers pas se sont probablement faits sans la présence de mon père et j'ai grandi dans un gynécée de silence. J'ai donc dû lire le monde qui m'entourait et combler les vides.

Dans l'attente des mots réside un désert, du sable à perte de vue et surtout, le soleil d'une dépendance. Cette attente des mots, c'est la page blanche ou la page remplie, même chose. Après tout, le lecteur se fait écrivain en s'aventurant dans les mots qui ne sont pas les siens. Ils sont ceux d'une société, d'une histoire, de passés imbriqués, de grandeurs oubliées et de sciences converties. L'*homo economicus* actuel se projette dans une cosmogonie aride. Il avance à tâtons dans le brouillard d'une économie axée sur sa capacité à se créer maître des éléments et du monde. L'espoir d'une totalité maîtrisée fait de lui une créature optimiste qui se roule dans la poussière.

**

« Un sujet se reconnaît dans l'histoire qu'il se raconte à lui-même sur lui-même²². » Écrire, c'est regarder vers l'intérieur de nous-même. L'action d'écrire permet d'ouvrir la focale sur l'horizon. Rétablir les faits serait dupe ; il s'agit de jeter l'ancre dans une mer de savoir et de possibilités narratives pour fixer son regard sur une vérité qui soit conséquente avec ce que la

²² Paul Ricoeur, *Temps et récit. Tome III. Le temps raconté*. Paris, Seuil, 1985, p. 445.

chair en dit. Pour ce faire, une véritable kénose doit s'opérer. Pour ce faire, il faut confronter le vide.

3. Biologie du mensonge ; résistance et création

Lorsque dans le scandale retentissant d'une guerre *totale* nous pleurons les morts, d'autres se réjouissent de pouvoir tirer profit du sang versé.

Chairs déchirées. Os brisés. Musées balayés. Héritages broyés. Histoire effacée. Prairies brûlées. Enfants noyés. Fillettes violées. Mères éventrées. Pères démembrés.

Colonialisme et autres patriarcats vampiriques détruisent pour mieux créer. Le beau n'est pas l'objectif, mais le nouveau, peut-être. Soumise par la terreur, la victime se rabat sur elle-même jusqu'au jour où elle est désignée pour raconter. Le monde derrière moi, la maladie au-dessus de moi, la suite des choses devant moi.

**

Un gouvernement monte aux barricades et réagit contre sa population en la châtiant publiquement. Le spectacle punitif que Michel Foucault annonçait s'être replié pour prendre des formes d'enfermement dans les prisons et les asiles²³ se fait maintenant dans les médias ou par leur biais, entre autres par l'attente d'amende honorable de la part des opposants politiques, citoyens ou professionnels, mais surtout par la violence montrée au Téléjournal de 17 h²⁴.

²³ Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975, p. 14.

²⁴ En suivant le raisonnement Foucault, Anthony Giddens (*Nation-state and Violence*, 1985) met l'emphase sur « a more general shift in the sanctioning capacities of the state from the *manifest use of violence* to the *pervasive use of administrative power*. » John Gledhill, « Locating the Political », *Power And Its Disguises*, Sterling, VA ; Londres, Pluto, 2000 (1994), p. 17. Au lendemain des manifestations, la nouvelle tourne souvent autour d'arrestations bâclées. En réalité, l'utilisation de la violence revient en force.

*Un mensonge est un mensonge est un mensonge.
Multiplié par trois-cents trente-trois : vérité pour la foule.
Godwin*

Aparté. L'homo economicus (cet être néolibéral) veut changer la face du monde et exploiter terre, mer, femme et enfants pour le bien du dieu magnifié de l'argent. Ses apôtres sont multiples, mais à la manière de Judas²⁵, ils ne le font pas pour les mêmes motifs. Les révolutionnaires qui sont dans les rues sont en fait les contre-révolutionnaires d'une société dont le projet est le confort exempt de *chicane*. L'histoire du Québec est marquée par une tradition sans compromis où dominent les catholiques²⁶, les Ultramontains²⁷ et néolibéraux qui se sont succédés comme des pères de famille en quête de pouvoir. On change d'époque, mais les mêmes structures de domination subsistent. Comme des télévisions, ils parlent sans jamais entendre l'Autre, même lors de leurs débats entre eux. Le pouvoir actuel se produit sous la bannière du Parti Libéral du Québec : de quoi faire disparaître les développements socio-économiques largement entamés par Jean Lesage, un libéral qui devrait bien se retourner dans sa tombe.

Définition. Dans un article intitulé *Neoliberalism as creative destruction*, David Harvey propose une définition classique de cette nouvelle religion :

²⁵ Selon les Évangiles synoptiques, Judas Iscariote, apôtre de Jésus, attendait comme la plupart des zélotes de son temps que le Christ s'assoit sur le trône à Jérusalem et jette hors du pays les Romains. Responsable de la bourse commune du groupe, il était réputé pour s'y servir. Jean 12.6 dans la traduction désirée.

²⁶ Marcel Dupuis raconte que les Canadiens français auraient pu fréquenter l'université peu après une proposition du gouvernement anglais en 1797 d'une institution bilingue, biculturelle si le clergé catholique français s'était entendu sur la proposition anglaise. Marcel Dupuis, *Mythes et réalités dans l'histoire du Québec*, Bibliothèque québécoise, Montréal, 2007, 352p.

²⁷ Religieux « plus catholiques que le Pape » qui se sont assurés de la lenteur de la diffusion de l'art au Québec surtout après la Révolte des Patriotes de 1837-38. Pour un survol historique de la seconde moitié du 19^e siècle, cf. Robert Rumilly, « Monseigneur Laflèche et les ultramontains », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 16, n° 1, 1962, p. 95-101.

Le néolibéralisme est une théorie pratique de politiques économiques qui propose que le bien-être humain s'épanouisse au mieux par la maximisation des libertés entrepreneuriales au sein d'un cadre institutionnel. Ce cadre est à son tour délimité par des droits à la propriété privée, *la liberté individuelle*, des marchés non grevés et le libre marché²⁸.

Cette théorie lie la liberté économique avec le *bien-être humain*. En tant que science humaine, l'économie s'attache à développer un modèle de gestion de la production et de la consommation des biens et services. Avec l'ouverture des marchés, cette théorie économique étend son impact dans des régions du monde qui n'ont que récemment créé une devise officielle²⁹. Le côté pernicieux du néolibéralisme repose dans sa proposition de régler le bien-être humain au rythme de la santé de l'entreprise privée. Ce mot, « privé », associé à l'idée d'individu ébloui le chercheur de bonheur personnel et le besoin de *se vivre soi-même*. Je-me-moi, qui est-il ? Le concept même d'individu est brouillé selon les points de vue. Cette grève que nous avons vécue au printemps 2012 a montré que les idées du marché se faisaient dans un cadre patriarcal et que des acteurs voulaient rendre passifs pour ce qu'ils sont des agents économiques, des citoyens. L'effacement de la responsabilité intergénérationnelle démontre radicalement la portée d'une théorie à la marque indélébile.

Sans avoir été imprégné par les idées de l'École de Chicago et de Milton Friedman³⁰ sur

²⁸ David Harvey. « Neoliberalism as creative destruction », dans *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, décembre 2016, vol. 610, no. 1, p. 22, en ligne, http://cult320withallison.onmason.com/files/2014/12/Harvey_Creative-Destruction.pdf, consulté le 20 mars 2015. Ma traduction.

²⁹ L'exemple du Mali rend cette réalité crue. Guerre tribales, militarisation, perte de pouvoir d'achat par le seul fait de création de monnaie sous l'égide occidentale, par l'entremise du Fond monétaire international. Ce cas de figure est exploré par Alain Gresh, « Le Mali des militaires à l'école du FMI », dans *Le Monde diplomatique*, 1 février 1986, p. 12, en ligne, <http://www.monde-diplomatique.fr/1986/02/GRESH/39069>, consulté le 26 mai 2015.

³⁰ Prix Nobel d'économie en 1976, Milton Friedman est le penseur derrière l'idée qu'une firme d'investissement aurait pour unique but de faire plus de profit pour ses investisseurs. De façon

l'économie globale, Joseph A. Schumpeter a tout de même contribué à une notion capitale pour mieux comprendre la *nature* des politiques économiques actuelles. Il avance que l'ouverture de nouveaux marchés et le développement organisationnel d'usines illustrent

the same process of industrial mutation—if I may use that biological term—that incessantly revolutionizes the economic structure *from within*, incessantly destroying the old one, incessantly creating a new one. This process of Creative Destruction is the essential fact about capitalism³¹.

Inévitablement, la gestion du monde par l'Homme se fait à la racine, de façon biologique, *par-dedans*, détruisant la vieille « structure » pour en créer une nouvelle. Le résultat est un processus perpétuel de « destruction créatrice³² ». Dans son ouvrage, Schumpeter oppose son idée à celle d'une révolution structurelle profonde – idée rejetée puisque, selon lui, Marx ne propose pas d'étapes pour l'atteindre³³. Ridiculisant donc le marxisme en défendant les imparables effets de la destruction créative, l'économiste dépeint le capitalisme comme un organisme vivant qui doit se nourrir du vieux pour mieux produire du nouveau.

indirecte, ce Keynésien a participé au remaniement économique et social du Chili puisqu'il est de ceux qui ont formé les Chicago Boys, penseurs de la « réingénierie » d'État du Chili peu après le meurtre de Salvador Allende, le 11 septembre 1973. L'économie mondiale a depuis excusé quelques guerres au nom de ces restructurations brutales. Démoniser Friedman serait passer sous silence des idées considérées folie par la nouvelle Droite : revenu de base pour tous, aide monétaire en éducation pour tous, marche vers une armée composée de bénévoles. Cf. « Milton Friedman », *The Concise Encyclopedia of Economics*, en ligne, <http://www.econlib.org/library/Enc/bios/Friedman.html>, consulté le 12 décembre 2014.

³¹ Joseph A. Schumpeter, *Capitalism, socialism and democracy*, Londres, Routledge, 2003 (1947), p. 83.

³² La traduction littérale trahirait l'esprit de l'expression. « Destruction créative » renverrait à la personnification de ladite destruction.

³³ Joseph A. Schumpeter. *op. cit.*, p. 57.

En réalité, cette destruction créative advient partout où l'être humain veut créer du nouveau³⁴ pour rentabiliser ce qu'il trouve vieilli. Les structures rigides font appel à l'esprit de système³⁵. L'avancement économique de la prise de possession des Amériques à nos jours s'est fait au détriment du faible et du corps, de l'intériorité, de l'âme humaine. Avec pour exemple inévitable les régimes coloniaux européens, cette praxis dominante trouve une image forte dans le Paris de Napoléon III à l'aube de la IV^e république. Exécutés de 1852 à 1870, les travaux haussmanniens tombent dans ce même genre de destruction créative. Tant sur l'architecture que sur la société que sur les Lettres, les transformations de Paris sous le Second Empire ont eu un impact colossal. À propos du préfet qui organisa pour le compte de Napoléon III la modernisation de la Ville-Lumière, « Haussmann gave himself the title of "demolition artist."³⁶ » nous rappelle Benjamin. Aujourd'hui, visiter Paris, c'est la visite à ciel ouvert du musée d'une destruction. La destruction de ce qui aurait pu plonger Paris dans la guerre civile.³⁷ Paris, qui nous montre ses artères, qui sont les cicatrices d'une époque. La destruction n'apparaît pas ici comme un geste aveugle d'effacement, mais de restructuration profonde et réfléchie de la machine à vivre qu'est la ville. Haussmann s'est réengagé dans la réécriture d'une ville, le lieu de vie de citoyens, d'êtres humains. Ce faisant, il a aussi enclenché une transformation de leur vie et conscience.

³⁴ Ou comme avance Alan Liu, « l'état postmoderne de l'art et de la culture actuelle met de l'avant une créativité destructrice puisque la praxis actuelle tend vers une créativité qui crée à partir des reliques du passé (*vintage*, récupération, appropriation, pastiche et autres) sans toutefois en considérer la valeur historique. » L'auteur suggère que cette tendance s'appuie sur une esthétique collée à l'ère de l'information et à la prolifération des bases de données. Les encyclopédies n'auront jamais été aussi vastes et nombreuses. Destruction créatrice est l'oxymore pour désigner la réécriture de l'histoire. Alan Liu, *The Law of Cool: Knowledge Work and the Culture of Information*, Chicago ; Londres, University of Chicago, 2004, p. 323.

³⁵ En développant la pensée du Tout-Monde et en l'abordant de façon rhizomatique, Édouard Glissant a su proposer non pas une méthode, mais un tracé imprécis pour réfléchir le monde scande « Nos divagations, soit en prestesse des idées reçues ou en inconfort des situations, ne suivent ni un désordre, ni un ordre, mais les traces. » Édouard Glissant, *Une nouvelle région du monde*, Paris, Gallimard, 2006, p. 110.

³⁶ Walter Benjamin, *The Arcades Project*, Belknap Press, Cambridge, Mass.; Londres, 2002, p. 23.

³⁷ *Ibid.*, p. 12.

Tracé. 1986. Cette année-là, je suis né. M'ignorant, l'Histoire s'écrivait avec le *Challenger* qui éclatait sous la loupe des caméras, ou la victoire de la coupe Stanley avec Patrick Roy, ou l'explosion de Tchernobyl, ou la nomination de Desmond Tutu comme évêque en Afrique du Sud, ou la création du Parti social-démocratique basque (EA). C'est aussi l'année où Jorge Luis Borges traversa le Shéol ou peut-être donna-t-il une pièce à Charron. Mon parcours n'est qu'un bruit blanc dans l'Histoire.

La textualité du monde est palpable depuis que l'âge cybernétique fait rage autour de nous. Pendant que la connaissance s'accumule dans les bunkers de stockage de données, le monde continue son avilissement global. Et l'Occident peine encore à digérer l'éclatement de la modernité dont le symbole suprême porte le nom que seul M. Net aurait pu lui donner : nettoyage ethnique. Quant à lui, l'Homme³⁸ poursuit la conquête de lui-même dans les dédales labyrinthiques du savoir toujours changeant.

Moi, je me dresse. Je vis la création par la relation, je me vois dans les lettres qui se tracent sur l'écran de cet ordinateur apte à recevoir l'entièreté de la littérature de l'Antiquité à aujourd'hui – y compris les œuvres jetées au feu dans une volonté d'effacer le passé et les idées opposées au pouvoir. Le verbe fait chair est l'accord parfait du signifiant et du signifié. Le *logos* est la vérité. C'est en son sein que les mots s'accordent avec l'action. Autrement, ce serait du mensonge. Vivre dans ce monde en réalisant pour soi qu'il est un texte rend tout à coup la vérité moins effrayante.

**

Si mon corps est né dans un contexte historique, ma chair s'est révélée le jour où j'ai pris

³⁸ Parce que le patriarcat abusif est la forme de domination qui prévaut encore.

conscience de ma présence dans le temps par elle et en elle, non pas comme une expérience collective et transcendante, non comme les flammes d'une passion temporaire, une fièvre religieuse, mais comme le point d'entrée d'une subjectivité particulière. Celle de la vérité. Non comme vérité absolue mais comme vérité personnelle et qui devient, comme toute prise de conscience, plus importante que le poids de l'histoire.

**

Une version de la subjectivité dans ce nouveau millénaire pourrait puiser ses racines théoriques dans l'hypermodernité et la culture du narcissisme telles qu'abordées par Gilles Lipovetsky³⁹. Seulement, le dénouement de mon travail est la paix et la vie du sujet et non sa mort par noyade dans mon propre reflet. Même lorsque le mensonge traverse nos os et qu'il nous force à arpenter les milles lieux de tromperies, la vérité attend toujours pour prendre celui qui l'attend.

**

L'ère est à la rationalisation. Un symptôme qui nous vient du temps où le père allait dans la grange, aiguissait nerveusement la lame d'un couteau de douze pouces, ouvrait le vingt-six onces de rhum blanc et en faisait descendre six-huit grandes gorgées, puis commençait à trembloter en approchant de l'enclos à cochon. En plongeant le couteau dans la gorge de l'animal, il ne regardait pas et attendait que le cochon coupe sec ses cris un instant avant que son regard ne s'éteigne. Occupé à verser le sang de la plaie ouverte dans une bassine, le père laissait tomber le couteau pour tendre la main vers la bouteille.

³⁹ Cf. Gilles Lipovetsky. *L'ère du vide*. Paris, Gallimard, 1983, 314 p.

Les cris du cochon avaient traversé les murs de la maison. Sous le regard approbateur de la famille, il passait le pas de la porte, rougeaud, les longues de porc en main. Pour rassurer, lui plus que quiconque, il prononçait une parole faussement assurée : « Quand ça crie, c'est que ça va être bon. »

**

Le Printemps Érable nous aura démontré deux choses : la communication n'est pas le fort de la classe politique actuelle et l'habitude est d'enrayer les émotions au profit du monde fabulé de l'objectivité. Comme le néolibéralisme qui agit comme un géant sans émotion aucune quant à la vitalité de l'économie et de sa mère, la Nature.

**

Pour Kierkegaard, « la foule, c'est le mensonge ». Cette masse informe et négative dans laquelle l'être se retrouve compressé et nié d'existence unique. Mais le mensonge *peut être vrai*, tout comme la foule est palpable. Tout comme le souligne Étienne Naveau dans son livret, « [e]ntendu au sens objectif [la vérité] est correspondance, accord du langage et de l'être. » Kierkegaard refuse toute possibilité à l'être – l'intériorité – de pouvoir parler le langage audible de la foule⁴⁰. La langue de l'intériorité prendrait alors les tonalités d'une parole nouvelle, celle d'une vérité propre à celui qui la porte.

Dans son album *Identité en crescendo*, Rocé se distancie de la foule dans l'*Un et le multiple* : « Appelle ça du rap, du slam, du punk, cela ne me regarde plus⁴¹. » Écrire son identité et vivre

⁴⁰ Etienne Naveau, *La foule, c'est le mensonge (Kierkegaard)*, Paris, Plein feux, coll. « Variations », 2002, p. 10.

⁴¹ Rocé, *op. cit.*

sa subjectivité ne se mesure pas par la qualité de la réception, mais bien dans l'émission. Les autres ne comptent pas dans l'écriture, c'est le sujet qui s'en voit transformé; transporté.

Si la foule est synonyme de mensonge, c'est qu'elle favorise l'inauthenticité et l'hypocrisie en entravant une relation vraie entre l'intérieur et l'extérieur. Dans ce contexte, Rocé se fait porte-parole singulier en faveur de celui qui s'ouvre sur lui-même, affrontant ses craintes et le peu de prises de son intériorité. L'acte d'hypocrisie suprême serait de ne pas se reconnaître et de faire semblant de ne pas se voir par dedans.

4. Réécrire, résister à détruire

D'innombrables feuilles de papier remplies lentement, mais lourdement, dans les heures qui sont *passées*. Je me suis lu, critiqué et j'ai écrit dans le souci de ne pas trop me lire. Le bruissement des lettres, leur assemblage me rend mal à l'aise. Je ferme l'ordinateur. Écrire sans se laisser aller, c'est tendre l'oreille sans écouter. Si je ne suis pas prêt à entendre ce qui se trame en moi, je n'écris pas.

**

Jusqu'ici j'étais d'accord avec le questionnement de Maurice Blanchot : « Écrire, serait-ce, dans le livre, devenir lisible pour chacun, et, *pour soi-même, indéchiffrable?*⁴² ». Mais après avoir frôlé la mort, je ne peux que relire ce passage de *L'écriture du désastre* pour souligner « soi-même, indéchiffrable ? » Auparavant, je me lisais et ma présence dans l'écrit relevait de la connaissance et du savoir alors que je me lis maintenant à travers une nouvelle dimension subjective. Le texte contient toujours la même quantité du monde qui m'entoure, de la doxa, des paradoxes de l'Occident, des labyrinthes, de Borges, de ma foi, de mes enjeux œdipiens et de toutes mes contradictions. Quand bien même la foule me lirait à la perfection, je n'en tirerais finalement aucune satisfaction. Ce même texte me permet d'entrer en contact avec moi-même. Plutôt que de fuir ce que je suis, je me suis *laissé écrire* sur papier en suivant la sentence de Blanchot (« Ce n'est pas toi qui parleras ; laisse le désastre parler en toi, fut-ce par oubli ou par silence.⁴³ »).

*On peut réfléchir ce qu'on détruit ;
détruire, c'est aussi laisser aller.*

⁴² Maurice Blanchot, *L'écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980, p. 8.

⁴³ *Ibid.*

Quelque bienveillants qu'ils soient, les projets de destruction créent, effraient et dans tous les cas influencent tant l'individu que sa production culturelle. Partant de la conception que la culture est irrémédiablement en réaction avec l'environnement social, les traces des changements structurels d'une société, d'une ville ou chez un individu peuvent se lire dans les productions artistiques. Ainsi, dans *Le cygne*, Charles Baudelaire évoque l'impact de la modernité et de la destruction créative de sa ville sur le citoyen, l'être humain : « Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville/Change plus vite, hélas! que le cœur d'un mortel).⁴⁴ » Malgré la présence inchangée du cœur de Paris, la disparition des pourtours est si violente pour le « mortel » qu'il ne s'y retrouve plus. Après avoir considéré l'impact de ces changements structurels de la ville sur les luttes sociales et parallèlement à la production théâtrale et littéraire, Benjamin conclut son exposé sur E. Haussmann et les barricades en abordant le livre contemporain manifestement métaphysique, *L'Éternité par les Astres* de Louis-Auguste Blanqui, qui aborde la recherche de sens qui incombe à celui qui vit ces changements. Rédigé en prison, cet ouvrage fait état d'un faux progrès, d'une espèce de comédie cosmique qui se répète : « L'univers se répète sans fin et piaffe sur place. L'éternité joue imperturbablement dans l'infini les mêmes représentations⁴⁵. » Contre cette éternité, l'être humain ne peut qu'en subir les effets. Et dans le cas de la modernité française, il doit irrémédiablement faire face à une nouvelle réalité. Et comme le souligne Benjamin, Blanqui s'appuie sur une résignation sans espoir, qui incarne le dernier mot du grand révolutionnaire⁴⁶. Le citoyen qui subit la destruction créatrice d'Haussmann rencontre un sol étranger et est voué à une errance fantasmatique. Sous cet angle, en reconfigurant les lieux, la gouverne haussmannienne poussa hors des frontières parisiennes le citoyen. Par cette réception négative, le citoyen s'est retrouvé comme évidé, confronté aux limbes de sa condition.

⁴⁴ Charles Baudelaire. « LXXXIX, Le cygne » dans *Tableaux parisiens (Les fleurs du mal)*.

⁴⁵ Louis-Auguste Blanqui, *L'éternité par les astres*, Paris, Librairie Germer Baillière 1872, en ligne, <http://classiques.uqac.ca/classiques/>, consulté le 30 mars 2015.

⁴⁶ W. Benjamin, *op. cit.*, p. 26.

**

Une écriture saine se fait en dialogue avec le monde. Même le plus reclus des écrivains communique avec l'Autre et s'appuie sur sa relation à l'Autre pour avancer. Lorsque Rimbaud affirme que « Je est un autre. », l'écriture ne devient-elle pas un acte de passation dont la présence d'un Tu est consubstantielle du Je ? Si l'écrivain écrit avec toutes les langues du monde comme témoins et toute l'histoire qui le précède, écrire se fait dès lors seulement pour l'Autre, le lecteur en général, mais surtout celui qui se lit soi-même. Écrire à l'ère du numérique, de l'instantané, se fait avec cette mise en tension de pouvoir être lu dans l'immédiat par un vaste public. Mais écrire pour les autres n'est pas nécessairement écrire pour l'Autre. En abordant la fonction de l'écrivain public, Harel souligne que dans ce métier, « il y a cet exercice d'identification et de projection de soi qui fait de l'acte d'écriture une passation⁴⁷. »

**

S'il y a passation, c'est qu'il y a passage. Or, l'hermétisme d'un texte existe bel et bien lorsque le lecteur s'y penche et qu'il n'y trouve aucune prise. Le même sort serait possible pour le narrateur qui n'a pas accès au monde externe, mais se retrouve coincé dans une intériorité indéfinie. Le narrateur coincé se reflète sur les parois d'une *camera obscura* intérieure. À force d'être concentré sur soi, il en vient à s'éreinter, à se faire disparaître, comme si sa rétine brûlait, alors que le monde ne peut exister que par son œil. Cet univers intérieur, il se développe en marge, en consubstantialité avec l'extérieur. Plutôt que de s'y opposer, il y est remarquablement lié. L'équilibre trouvé ressemblerait donc à cette salle où

⁴⁷ Simon Harel, *op.cit.*, p. 85.

l'écrivain et le lecteur s'entendent et dialoguent sur ce qui est dit et ce qui est vécu sans toutefois exercer un contrôle l'un sur l'autre. L'hermétisme après tout est le contraire d'une communication réconciliée dont le texte devient la scène relationnelle.

**

Romeo Castellucci, c'est l'homme qui ne s'égare pas. Il erre sans jamais perdre le Nord. Tenant ferme le gouvernail de la *Compania Raffaella*, le dramaturge subversif joue dans le camaïeu de sens. Absorbé par les mythologies anciennes et contemporaines de la société postchrétienne, il crée un théâtre à partir des corps et des humanités ambiantes. Il adresse la chair par la chair.

Si Castellucci s'est fait taxer d'être à la fois iconoclaste et outrageux pour *Sul concetto di volto nel figlio di Dio*⁴⁸, c'est probablement à cause du miroir qu'est la pièce. Miroir de nos troubles avec l'idée d'une divinité, brouillage des temps sur le mythe judéo-chrétien, mystère résolu par l'expérience historique qui nous précède. Mais par-dessus tout, le rapport que nous pouvons entretenir avec la souffrance et l'éphémérité du corps, surtout le rapport conflictuel que nous entretenons avec une chair qui peut nous faire expérimenter le plus grand que soi⁴⁹. Physiquement la chair n'existe pas. Elle s'expérimente non par le corps, mais par elle-même. Michel Henry écrit : « Car notre chair n'est rien d'autre que cela qui, s'éprouvant, se souffrant, se subissant et se supportant soi-même et ainsi jouissant de soi selon des

⁴⁸ Présenté sans fracas au Théâtre Jean-Duceppe dans le cadre du FTA 2012, cette pièce a pourtant été interrompue maintes fois par les catholiques, et ce, uniquement en France. Datant de 2011, un billet dans le Figaro en témoigne : <http://bit.ly/1Rl2nbd>, consulté le 5 juin 2014.

⁴⁹ « [Husserl] se contente de situer la chair au fondement de l'expérience constitutive et de la communication intersubjective sans prendre position par rapport aux débats christologiques » dans Alain Beaulieu, « L'incarnation phénoménologique à l'épreuve du « corps sans organes ». » *Laval théologique et philosophique*, vol. 60, no 2, 2004, p. 301, en ligne, <http://id.erudit.org/iderudit/010348ar>, consulté le 1 mars 2015.

impressions toujours renaissantes, se trouve, pour cette raison, susceptible de sentir le corps qui lui est extérieur, de le toucher aussi bien que d'être touché par lui⁵⁰. »

**

Meubles blancs sur scène blanche. Pureté et scénographie immaculée. Derrière, un gigantesque portrait de Jésus est suspendu ; *Salvatore mundi* d'Antonello. Le Sauveur du monde peut-être, mais le surveillant de salle pour le bienfait de la pièce. Peu importe le siège choisi, toute personne assise se sent épiée par ce regard bienveillant. Zone du sensible, attaque à l'intimité. Le quatrième mur s'est effondré il y a longtemps déjà, mais le concept du visage du Fils de Dieu est qu'il transcende barrières et préconçus par un espace semblant confiner les personnages dans un habitacle à quatre murs. Le spectateur se rendra bientôt à l'évidence : le quatrième mur existe encore ; il se referme derrière son propre corps. Sous le regard du Verbe fait chair, ce n'est pas un corps qui réagit et qui puisse ressentir une sorte d'enfermement, mais plus justement la chair. « Le théâtre est le lieu du retrait : devant nos yeux s'ouvre un intérieur vide⁵¹. » C'est le néant qui s'introduit comme personnage.

Les assauts contre le corps du spectateur seront nombreux : outre le regard culpabilisant qui se pose sur lui, les odeurs de défécations et le bruit des explosifs laissent une marque dans sa psyché. Castellucci présente un spectacle loin des frasques de la Catalane Angélica Liddell qui se scarifie sur scène dans *Te haré invencible con mi derrota*⁵² (2009) et s'offre ainsi comme bouc émissaire du silence de Dieu. La souffrance qu'elle met en scène de façon crue

⁵⁰ Michel Henry, *Incarnation. Une philosophie de la chair*, Paris, Seuil, p. 8.

⁵¹ Valère Novarina, *Lumières du Corps*, Paris, P.O.L., 2006, p. 46.

⁵² S.a., « Te haré invencible con mi derrota (A. Liddell) - Aitor Merino », en ligne, <https://youtu.be/z7r0nPct4vw>, consulté le 2 juin 2015.

et véritable n'est pas vidée de toute revendication judéo-chrétienne : « Je veux travailler avec l'idée de Dieu comme s'il existait, bien que je sache qu'il n'existe pas, afin de réaliser la brutalité de son absence. Le silence de Dieu brise nos vies⁵³. » Au lieu d'affirmer haut et fort la mort de Dieu comme Nietzsche, Liddell préfère plutôt interroger le besoin qu'éprouve l'être humain envers la présence du divin ou de l'infiniment grand.

⁵³ Théâtre populaire romand, « Primera carta de San Pablo a los Corintios », en ligne, <http://www.tpr.ch/spectacle/carta-de-san-pablo-a-los-corintios-beethoven-sinfonia-n%E2%80%8997/>, consulté le 10 mai 2015.

5. Redéfinir sa subjectivité = ressentir la vérité

*La philosophie traite l'existence comme des schèmes palpables.
La théologie se trace un chemin en quête de vérité.*

Mon crâne exempt de tumeur, une vague nouvelle dans mon histoire s'est écrasée contre le rocher de mon identité. Emportant avec elle une partie de moi-même, toute la connaissance de ce monde ne m'intéresse que si elle se colle à moi. Dans le même sens, un jeune Kierkegaard s'efforce d'appréhender le monde :

I certainly do not deny that I still accept an *imperative of knowledge* and that through it men may be influenced, but *then it must come alive in me*, and *this is what I now recognize as the most important of all*⁵⁴.

Dans toute sa virtuosité et son élégance, Anne-Sophie Mutter achevait les dernières notes d'une pièce de Dutilleux. La foule l'a applaudie pour sa performance. Puis, le décorum de la salle Wilfrid-Pelletier s'est fait dans un recueillement digne d'une cathédrale. Premières notes d'*In tempus praesens* de Sofia Gubaidulina. Le bois du violon vibrait directement sur l'épaule nue de la soliste. La première minute, seule la voix du violon se fait entendre comme une plainte, comme un appel⁵⁵. Comme si cette attitude générale de recueillement signifiait le silence auquel les spectateurs devaient se disposer. Des brûlements d'estomac me rappelaient que je devais prendre mes cachets de Temodal à cette heure précise. La vie dans cette pièce

⁵⁴ Søren Kierkegaard, *Selected early entries from Kierkegaard's journals and papers*, in Howard et Edna Hong (éd.), *The Essential Kierkegaard*, Princeton, Princeton University Press, 2000, p. 8. Cette citation fait partie d'une entrée dans le journal du jeune philosophe considéré par Pierre Mesnard comme « le grand examen de conscience » dans *Le vrai visage de Kierkegaard* (1948).

⁵⁵ S.a. « Gubaidulina – Mutter », extrait vidéo, 1min06, <https://youtu.be/37e3pu8piuE>, consulté le 20 avril 2015.

était palpable, l'orchestre la jouait. Cette voix qu'incarnait sur scène Mutter, qui s'élevait toujours plus haut jusqu'à l'apogée de la finale. Minute après minute, mouvement après mouvement, toute la présence au temps imprégnait son visage; le violon au poing comme instrument de combat. Je n'hallucinai pas : toute la volonté du monde se trouvait incarnée dans cette femme violon, ce violon fait femme ou cette femme-musique faite chair. Mes moyens étaient faibles et je devais savourer la vapeur pour me protéger de la pluie d'une pareille bruine. Je ne pouvais que me recueillir, faire silence en suivant les chemins tracés par Sofia Gubaidulina ; me retourner vers l'intérieur pour attendre la suite des choses ; fermer les yeux volontairement pour plonger dans la profondeur du silence et ainsi me retrouver isolé pour mieux voir ce qui se trame *derrière* la musique. Pas de sens, mais du senti ; pas de signification, mais de l'évocation. Cette musique me liait à ce qui se trame derrière le silence intérieur cher aux mélomanes et aux disciples monacaux. Un lien. Un lien à l'ailleurs, le plus loin, le grandiose ou la grandeur. Un lien qui me liait à ce qui se trouve loin derrière l'horizon. Parce que j'étais alors plongé dans l'absurde combat contre la maladie, le vide qui s'étendait devant moi avait été suffisant pour que le silence me permette de comprendre ce qui, dans les mots de Sofia Gubaidulina, rendraient ma perception du moment avec plus de fidélité :

But for us, the artists, it is absolutely necessary to experience this religious reunion with the highest essence of our souls. Without it we would be unable to work with such an inspiration. I understand the word 'religion' in its direct meaning: as *re-ligio* (*re-legato*), that is, a restoration of *legato* between me (my soul) and God. By means of my religious activity I restore this interrupted connection. Life interrupts this connection: it leads me away, into different troubles, and God leaves me at these times (Rilke experiences and describes the same feeling). This is unbearable pain: by creating, through our art, we strive to restore this *legato*⁵⁶.

⁵⁶ Vera Lukomsky, « "The Eucharist in My Fantasy" : Interview with Sofia Gubaidulina », dans *Tempo*, no. 206, Londres, Cambridge University Press, p. 33, en ligne, <http://www.jstor.org/stable/945505>, consulté le 20 janvier 2015.

Dans ce contexte spirituel, la liaison spirituelle de la musique et de la littérature à plus grand trouve écho chez Martin Buber qui avance que l'art « renferme un sacrifice et un risque. [...] L'infinie possibilité immolée sur l'autel de la Forme⁵⁷. » Cette *Forme* chez Gubaidulina est capitale. Curieusement, elle compose avec les mathématiques : la suite de Fibonacci ou la série de Lucas. Elle explique que cette forme est essentielle pour éviter le trop-plein de matériel musical⁵⁸. Sans retirer rien des émotions ni de la spiritualité de ses pièces musicales, la rationalité derrière chacune de ses pièces rend celles-ci plus accessibles et équilibrées. Écrire dans un souci d'entrer en relation avec l'Autre, soi-même, le Tu ou Dieu lui-même se fait par une forme qui appelle à la rencontre. L'équilibre est peut-être là. Le temps et la matière, l'esprit et le corps, la chair et l'âme tombent dans une binarité d'un monde construit qui se composeraient en fait de trinités à l'infini⁵⁹.

⁵⁷ Martin Buber, *Je et tu, s.l.*, Aubier, coll. « Philosophie », 2012, p. 42. Cet acte de sacrifice se fait dans une relation d'un *Je* à un *Tu*. L'art apparaît ainsi dans un contact relationnel où la transcendance potentielle ne se limite pas à soi, mais s'étend à l'Autre.

⁵⁸ Vera Lukomsky, « "Hearing the Subconscious": Interview with Sofia Gubaidulina ». *Tempo*, vol. 209, Londres, Cambridge University Press, p. 27-31, en ligne, <http://www.jstor.org/stable/946672>, consulté le 20 janvier 2015. Sur l'attrait des mathématiques, Gubaidulina choisit l'ordre pour dépouiller le langage musical d'appareils dérangeants : « My main concern is to cure the excessiveness of musical material by the method of time structuring. »

⁵⁹ La trinité est un élément essentiel de l'humanité pour le philosophe Dany-Robert Dufour. Elle supplante le système binaire qui s'est emparé de l'espace politique : « chaque être parlant ne cesse d'en faire l'immédiate expérience. Pour la saisir, il suffit d'évoquer l'espace humain le plus banal qui soit, lieu commun de toute l'espèce parlante, celui de la conversation : 'je' dit à 'tu' des histoires que 'je' tient de 'il' ». » Marco Veilleux, « La trinité loge dans notre langue », *Le Devoir*, 4 avril 2015, en ligne, <http://www.ledevoir.com/societe/le-devoir-de-philo/436398/le-devoir-de-philo-la-trinite-est-apaisante-le-dualisme-polarisant>, consulté le 31 mai 2015.

6. Repousser les horizons d'attentes : entre Soi et l'Autre

Le miroir tourné vers l'intériorité présente un paysage de l'intérieur comme une partie du processus qui fonde et forme ce que Jauss nomme les horizons d'attente⁶⁰. Lire sur la page ce qui n'était pas reçu ou connu de l'intériorité peut rendre possible de se refermer au texte et de ne plus lire ou de ne pas s'y reconnaître. Seulement, marcher vers l'horizon laisse découvrir graduellement ce qui s'y tramait. Il est possible de refuser d'avancer plus loin, de tomber dans le vide au bout de la terre, de tomber dans la folie parce que ce qui y est révélé est d'une connaissance totale, de nier comprendre même si le texte réussit à communiquer ce qu'il a à communiquer. À chaque mot écrit, un vide de sens se crée, l'auteur ne l'a pas fait exprès : c'est le monde qui est construit sur une relation à l'Autre.

La théorie de la réception a montré que la lisibilité du texte littéraire ne dépend pas uniquement de son caractère plein, les catégories du vide et de l'indétermination jouant un rôle important dans l'activité de la lecture. Il incombe au lecteur de combler certaines lacunes et de remédier à certaines fissures dans le texte, dont il devient—par sa participation active—une espèce de coauteur⁶¹.

⁶⁰ Le rapport entre corps et monde, entre interprétation et vécu se trouve être le troisième facteur de l'*horizon d'attente* : « l'opposition entre langage poétique et langage pratique, monde imaginaire et réalité quotidienne. », cf. Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1990, p. 49. L'élargissement de l'horizon d'attente d'un récepteur est actif et s'il ne parvient pas à franchir le seuil de lisibilité, il s'éjectera du texte parce que le monde connu jusqu'alors ne se retrouve pas dans le texte lu.

⁶¹ Franc Schuerewegen. « Le docteur est un bon lecteur : à propos d'Autre étude de femme », *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 61, 1983, p. 563, en ligne, http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rbph_0035-0818_1983_num_61_3_3429, consulté le 31 mai 2015. Les blancs du texte sont une idée émise par Iser. Il compare le texte à un « organisme vivant relié au lecteur » dans Wolfgang Iser, *L'acte de lecture: théorie de l'effet esthétique*, Sprimont, Mardaga, 1997 (1976), p. 123, en ligne, <https://books.google.ca/>, consulté le 31 mai 2015.

Le corps qui se transforme et la chair qui perçoit le monde autrement ajoutent une infinité d'entrées ? à l'encyclopédie du lecteur telle que théorisée par Umberto Eco. La subjectivité de l'écrivain (et lecteur de lui-même) trouve son écho chez ce dévot littéraire qui présente une œuvre qui « reste ouverte à une série virtuellement infinie de lectures possibles : chacune de ces lectures fait revivre l'œuvre selon une perspective, un goût, une "exécution" personnelle.⁶² » Ainsi, le sujet entre en contact avec le texte et établit une relation vivante puisque l'horizon s'étend tant et aussi longtemps que le lecteur la poursuit. À bien des égards, cette notion se rapproche de l'identité narrative de Ricœur dans une perspective relationnelle et intertextuelle :

Il y a toujours du langage avant le texte et autour de lui. C'est par cet intertexte que les identités narratives se constituent et que les ipséités s'expriment dans des internarrations. La partie active de l'identité se confond avec un processus toujours ouvert qui repose sur la capacité de raconter. Cela met en évidence la dimension relationnelle de l'identité⁶³.

Avant que le texte n'existe, le monde textuel existe, et le lecteur possède un long parchemin de connaissance. Lire, c'est raconter le texte sous les yeux du lecteur. Si c'est le texte d'une intériorité, l'influence que peut avoir le texte sur le lecteur est mesurable à sa capacité à dialoguer par intertextualité, à entrer en relation avec ce même texte qui, plus souvent qu'autrement, fait vibrer en lui les cordes de sa subjectivité.

**

⁶² Umberto Eco, *L'œuvre ouverte*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1965, p. 35.

⁶³ Paul Ricœur dans les mots de Nuno Miguel Proença, « Identité, narration et souffrance » dans le cadre du colloque *Subjectivité et approches croisées*, Paris, 28 et 29 novembre 2014, organisé par le Fonds Ricœur, en ligne, <https://youtu.be/inxfnbhtAns>, consulté le 10 février 2015.

Les centaines d'heures à porter furieusement le joug de la connaissance auront été une façon de sortir des rangs. Connaître ne fait pas de celui qui sait un être d'action ou quelqu'un qui fait preuve d'une conscience accrue de son existence (comme dans la forme continue d'être). La connaissance hors d'action ne permet pas à l'être humain de devenir sujet en vérité. Pour moi, elle a longtemps été le rempart qui m'empêchait de vivre ma propre subjectivité comme vérité, c'est-à-dire vivre dans un cadre où corps et monde sont écrits et vécus en concordance. S'écrire (comme *se commettre*), et surtout se lire mettent en avant une action. Costalat-Founeau appuie : « L'action n'est pas simplement réactive à l'environnement, elle met à disposition des moyens et des ressources propres afin que le sujet ajuste ses capacités⁶⁴. » Réagir à l'environnement est le propre de l'être vivant. Sans réaction, il n'est que corps inanimé.

⁶⁴ Anne-Marie Costalat-Founeau. « Identité, action et subjectivité. » dans *Connexions*, vol. 89, no 1, 2008, p. 64, en ligne, <http://www.cairn.info/revue-connexions-2008-1-page-63.htm>, consulté le 15 mai 2015.

7. Lire, réécrire : Une subjectivité à la marge de l'alterbiographie

Dans son essai-dictée sur *La rage de V.S. Naipaul*, Simon Harel met en valeur une forme de biographie qu'il m'était jusqu'ici impossible d'envisager, l'alterbiographie⁶⁵ : « Or, de façon systématique, l'œuvre naipaulienne nous présente des maisons de mots qui sont des corps, qui sont des représentations corporelles⁶⁶. » Le jeu de transposition rend bien le type de biographie à laquelle je fais référence : une biographie où les référentialités habituelles ne se valent plus, où il faut lire par soi-même le texte et combler les vides formés par l'absence de chair dans les corps.

La biographie est l'écriture de la vie d'une personne dans une perspective choisie. L'alterbiographie est le croisement entre alter ego et autofiction. Ce n'est pas « Je » qui est un autre, mais l'autre qui est le « Je ». Devant l'autre qui est soi-même, le texte devient subitement le vis à vis direct et se pose comme portrait de l'écrivain. Écrire la biographie de Borges pour Emir Rodriguez Monegal s'est fait à partir du texte et porte donc sur « l'œuvre littéraire appelée Borges⁶⁷. » L'écrivain et l'œuvre confondus. Barthes avait peut-être tort de dire que l'écrivain était mort. Il vit en l'œuvre.

⁶⁵ « Alterbiography as alternative, destabilizing antiforms of life writing, a term I use not in its common usage as synonymous with autobiography, but as texts that alter traditional conceptualizations of its constitutive elements—bios, graphe—*creatively and relationally refiguring both elements*. » Jana Evans Braziel, *Caribbean Genesis: Jamaica Kincaid and the Writing of New Worlds*, Albany, SUNY, 2009, p. 8, en ligne, <https://books.google.ca>, consulté le 10 mars 2015. L'alterbiographie est donc une forme d'écriture de la vitalité.

⁶⁶ Simon Harel, *op. cit.*, p. 83.

⁶⁷ Michel Lafon, *op. cit.*, p. 75.

Sous forme de fiction, je retrouve ce que je pourrais nommer la poétique de mon passé. Tranquillement, j'ai érigé le sépulture-acte⁶⁸ de mon histoire en relançant les questions posées au passé afin d'instaurer une relation créatrice avec lui.

La condition globalisée de notre monde comporte les marques de pertes passées, présentes et à venir. L'économie en est à la gouverne et a fait comprendre l'étendue du coût de renoncement. Les cinq cents dernières années ont été nécessaires pour modeler le monde à son image. Terres de la créolité, les Caraïbes portent les traces du *règne de l'utile*. L'expression d'Hegel s'éclaircit alors qu'il explique que puisque « tout est utile à l'homme [...] Il utilise les autres et est utilisé.⁶⁹ » Les marques laissées dans ces îles et dans le monde colonisé montrent toutefois que cet « homme » dont il est question ici a été déshumanisé pour tirer le plus grand profit de l'exploitation des plantations. Dans le sillon de cette destruction, des langues ataviques sont nées : les différents créoles. Parce que c'est la condition d'esclavage comme outil économique qui a pu rendre ces langues vivantes. Langue et sol sont intrinsèquement liés. Forcés à parler et à travailler dans les conditions qu'on imagine, les enfermés ont, de l'intérieur, créé une littérature où esthétique et poétique ont pu nommer l'indicible. D'Aimé Césaire à Patrick Chamoiseau en passant par Junot Diaz et V.S. Naipaul, les êtres décharnés ont trouvé une parole qui leur est propre et qui même lorsque chuchotée transperce l'assourdissante clameur de la foule. La subjectivité renverse ainsi le mensonge ambiant.

**

⁶⁸ « [...] l'écriture historique peut acquérir une fonction symbolisatrice lorsqu'elle permet d'honorer les morts, *réouvrant le présent à de nouveaux possibles* » : Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, p. 478 cité dans François Dosse, *Paul Ricœur, Michel de Certeau ; l'Histoire : entre le dire et le faire*, Paris, L'Herne, 2006, p. 140.

⁶⁹ Michel de Certeau. *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, p. 215.

C'est dans la contemplation de l'ailleurs et de l'incertain que l'Autre (ou moi, ou les deux) se retrouve dans ma ligne de mire. Si je ne me trompe pas, la langue qui me permet de lire le monde et d'interagir avec lui forge ma vision de ce dernier, mais aussi de ma propre intériorité.

**

Ce que Ricœur appelle identité narrative, c'est la trouvaille de soi dans le langage ordonné, couché sur papier, envolé dans les mots, retraçable ou pas; c'est l'espace où le soleil s'est couché un jour sur la plus grande des civilisations, où la lune a brillé sur l'espoir des nations; c'est le dictionnaire des attentes comme l'encyclopédie des silences. C'est faire parler ce qu'il reste de nous pour donner sens à ce que l'on est ou croyons être. L'identité narrative est une histoire qui se raconte et qui fait sens à l'émetteur dans une quête de permanence du sujet⁷⁰. À cet effet, « l'identité ne prend[...] sens que lorsque s'opère une synthèse "concordante-discordante" d'événements », c'est-à-dire que le récit opéré dans le cadre d'une identité narrative est une succession de compromis d'événement et de péripéties dont la suite logique donne à revivre le temps vécu. Elle permet de dire ce qui ne se dit pas en négligeant ce qui doit l'être et en mettant en valeur ce qui autrement serait probablement. La même langue étant utilisée pour le récit historique que pour la fiction, l'effet peut être sensiblement le même, c'est-à-dire que l'auteur se raconte lui-même dans le texte qu'il écrit; il met en scène son expérience de vie et son éthos.

Communiquer ses affects par le récit se fait donc à plusieurs. Seul, il est impossible de franchir les barrières qui font entrave à la chair. Ricœur met en évidence le silence et l'importance de construire à plusieurs le récit de la souffrance :

⁷⁰ Dans la conclusion du dernier tome de *Temps et récit*, Ricœur développe l'idée d'*identité narrative* comme histoire personnelle ou collective différente de ce qu'on pourrait raconter de la substance, du temps vécu. Cf. « La première aporie de la temporalité : l'identité narrative » dans Paul Ricœur, *Temps et Récit*, vol. III, *Le temps raconté*, Paris, Seuil, 1985, p. 352-359.

Ainsi, traitant de l'identité narrative, on a observé que c'est la vertu du récit de conjoindre agents et patients dans l'enchevêtrement de multiples histoires de vie. Mais il faudrait aller plus loin et prendre en compte des formes plus dissimulées du souffrir : l'incapacité de raconter, le refus de raconter, l'insistance de l'inénarrable, phénomènes qui vont bien au-delà de la péripétie, *toujours récupérable au bénéfice du sens par la stratégie de mise en intrigue*⁷¹.

En d'autres mots, fictionnaliser le vécu permet de parler des traumatismes et de l'indicible par une voie indirecte et relationnelle. Écrire pour soi-même, c'est écrire pour l'Autre.

**

Devant les mirages de nos pensées bien ancrées dans l'histoire faite de mains d'hommes, la perte du réel est palpable. Les réactions se font négatives, les visages perplexes se ferment à l'éventualité que la création de soi puisse se faire par l'entremise de petits oublis. L'épars raconter qu'est l'histoire se concentre sur les figures majeures qui fondent notre vision de nous-même et la façon de se raconter. En pointant l'histoire du doigt, un épisode du tournant du 17^e siècle en particulier, Jacques Rancière illustre la chose avec la fictionnalisation tenue pour Histoire par Michelet dans le cas d'une perte de pouvoir français sur la Méditerranée⁷². Il s'avère que ceci n'est qu'un exemple parmi tant d'autres où raconter le *qui* de l'action⁷³ fait autorité pour se raconter et s'emparer de l'histoire. Dans le cas de Michelet, l'âge républicain et démocratique se forge clairement dans une forme de célébration littéraire où le lecteur

⁷¹ Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Seuil, Paris, coll. « Points Essais », 1996, p. 370. Je souligne.

⁷² « Comment donc raconter cet événement pour qu'il ne figure pas simplement le vide de l'idéologie qui se substitue au vide du pouvoir royal. [...] il invente pour cela [...] le principe du nouveau récit [...] qui n'en est pas un ». Jacques Rancière, *Les mots de l'histoire : essai de poétique du savoir*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1992 p. 75. Si Rancière met l'accent sur la création d'un récit dans le cadre de l'histoire française écrite par Michelet, c'est davantage pour mettre en exergue la notion de construction identitaire par un exercice de réflexion aux limites de la fictionalisation.

⁷³ Paul Ricœur, *Anthologie, textes choisis et présentés par Michaël Foessel et Fabien Lamouche*, Paris, Points, Seuil, coll. « Essais », 2007, p. 230.

assiste à « l'apparition d'une abstraction incarnée⁷⁴ ». Une abstraction qui prend d'assaut la chair. Et lorsqu'elle est invention, cette abstraction dirige son porteur dans un brouillard identitaire. Lorsqu'elle est un mensonge de la foule, l'objectivation de l'histoire attaque non seulement la chair, mais surtout la vision du monde de son porteur. Ne pas voir clair dans le monde, c'est n'exister que pour être corps, autrement dit, sans âme, vide.

⁷⁴ J. Rancière, *op. cit.*, p. 75.

En marche vers un autre horizon

En ces derniers instants, je regarde par-dedans, et je vois le calme. J'avais cru y être enfermé, mais le chemin montrait des pas déjà tracés. L'Autre y est déjà passé. Alors que l'évidence de l'écriture s'appuie sur le vide pour contempler l'infini, le silence se fait inévitable. Écrire pour donner vie au silence, partout dans le texte, ses marges, ses notes de bas de page, ses caractères, son blanc et surtout dans ce lieu impalpable et organique qu'est la liaison entre le Je et le Tu; une hétérotopie aux apparences et possibilités infinies. Habituellement définie par la foule et ses mensonges ou ses demi-vérités, l'identité et la subjectivité s'esquissent dans un monde textuel où une simple marche peut redéfinir notre lecture de celui-ci.

Les pas tracés de qui?, je ne sais déjà plus. Les miens, mais les lieux visités ne me rappellent rien. Parfois ces pas sont flous, et ne correspondent pas à ma pointure et pourtant, je sais que j'y suis passé parce que je peux l'écrire et que cette mémoire concorde avec mes affects. En regardant derrière moi, les traces laissées forment déjà des souvenirs qui pour être ravivés et rendus actuels devront être relus, donc réécrits.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages de références

ARENDDT, Hannah. *The Human Condition*, Chicago;Londres, Chicago University, 1998 (1958), 349 p.

BENJAMIN, Walter. *The Arcades Project*, Belknap Press, Cambridge, Mass.; Londres, 2002, 1073 p.

BUBER, Martin. *Je et tu*, s.l., Aubier, coll. « Philosophie », 2012, 154 p.

CARLISLE, Clare. *Kierkegaard : a Guide for the Perplexed*, Londres, Continuum, 2006, 166 p.

CASSIN, Barbara (éd.). *Dictionary of the Untranslatables*, Princeton; Oxford, Princeton University, 2013 (2004), 1297 p.

CERTEAU, Michel de. *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, p.215.

DAMASIO, Antonio. *Descartes' error, emotion reason and the human brain*, New York, Avon, 1994, 312 p.

DOSSE, François. *Paul Ricoeur, Michel de Certeau ; l'Histoire : entre le dire et le faire*, Paris, L'Herne, 2006, 140 p.

DUPRÉ, Louise. « Écriture et enfermement » dans *Antonin Artaud, Figures et portraits vertigineux* (dir. Simon Harel), Montréal, XYZ, 1995, p.135-164.

DUPUIS, Marcel. *Mythes et réalités dans l'histoire du Québec*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2007, 352 p.

ECO, Umberto. *L'œuvre ouverte*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1965, 316 p.

EVANS BRAZIEL, Jana. *Caribbean Genesis: Jamaica Kincaid and the Writing of New Worlds*, Albany, SUNY, 2009, 256 p., en ligne, <https://books.google.ca/>, consulté le 10 mars 2015.

FOUCAULT, Michel. *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975, 319 p.

GLEDHILL, John. « Locating the Political » dans *Power And Its Disguises*, Sterling, VA ; Londres, Pluto, 2000 (1994), p. 1-20.

HAREL, Simon. « De la fiction à l'alterbiographie » dans *La rage de V.S. Naipaul*, Montreal, Nota Bene, 2014, p.75-103.

HAASE, Ulrich et William Large. *Maurice Blanchot*, Londres, Routledge, coll. « Critical thinkers », 2001, 147 p.

HENRY, Michel. *Incarnation. Une philosophie de la chair*, Paris, Seuil, 2000, 493 p.

ISER, Wolfgang. *L'acte de lecture: théorie de l'effet esthétique*, Sprimont, Mardaga, 1997, 404 p., en ligne, <https://books.google.ca/>, consulté le 31 mai 2015.

JAUSS, Hans Robert. *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1990, 336 p.

KIERKEGAARD, Søren, « La vérité subjective, l'intériorité ; la vérité est la subjectivité » dans *Post-scriptum définitif et non scientifique aux miettes philosophiques, Vol. I*, Paris, l'Orante, 1977, p. 176 à 232.

LAFON, Michel. *Borges ou la réécriture*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1990, 342 p.

LAFOND-RIVARD, Lukas. *La Langue qui se cherche*, Montréal, UQAM, 2012, 17 p. Non publié.

LIPOVETSKY, Gilles. *L'ère du vide*. Paris, Gallimard, 1983, 314 p.

NAVEAU, Étienne, *La foule, c'est le mensonge (Kierkegaard)*, Paris, Plein feux, coll. « Variations », 2002, 48 p.

MESNARD, Pierre, *Le vrai visage de Kierkegaard*, Paris, Beauchesne, 1948, 494 p.

RANCIÈRE, Jacques. *Les mots de l'histoire : Essai de poétique du savoir*, Paris, Seuil, 2014 (1993), coll. « Points », 174 p.

RICŒUR, Paul. *Anthologie, textes choisis et présentés par Michaël Foessel et Fabien Lamouche*, Paris, Seuil, 2007, coll. « Points », 431 p.

———. *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1996, 424 p.

———. *Temps et Récit, vol. III, Le temps raconté*, Paris, Seuil, 1985, p. 352-359.

Œuvres littéraires

BAUDELAIRE, Charles. « Tableaux parisiens » dans *Les fleurs du mal*, Montréal, Beauchemin, coll. « Parcours d'une œuvre », p. 76-96.

BLANQUI, Louis-Auguste. *L'éternité par les astres*, Paris, Germer Baillière, 1872, en ligne, <http://classiques.uqac.ca/classiques/>, consulté le 20 mars 2015.

CIORAN, Emil Michel. *Cahiers*, Paris, L'Herne, 2009, 541 p.

ELLISON, Ralph. *Invisible man*, New York, Random House, 1995 (1947), 608 p.

GLISSANT, Édouard. *Une nouvelle région du monde*, Paris, Gallimard, 2006, 217 p.

NOVARINA, Valère. *Lumières du Corps*, Paris, P.O.L., 2006, 224 p.

Œuvres théâtrales

CASTELLUCCI, Romeo, 2010. *Sul concetto di volto nel figlio di Dio* (« *Sur le concept du visage du fils de Dieu* »), 2010, présenté lors du Festival Trans Amérique, 6^e édition, 24 mai au 9 juin 2012, Montréal, salle Jean-Duceppe.

LIDDELL, Angélica, 2009. *Te haré invencible con mi derrota*, extrait vidéo, <https://youtu.be/z7r0nPct4vw>, consulté le 2 juin 2015.

Interviews

FOUCAULT, Michel. « Entretien avec Duccio Troubadori, (1978) » dans *Dits et écrits IV*, Paris, Gallimard, 1994, 895 p.

LUKOMSKY, Vera. « “Hearing the Subconscious” : Interview with Sofia Gubaidulina » dans *Tempo*, no. 209, Londres, Cambridge University Press, p. 27-31, en ligne, <http://www.jstor.org/stable/946672>, consulté le 20 janvier 2015.

———. « “The Eucharist in My Fantasy” : Interview with Sofia Gubaidulina » dans *Tempo*, no. 206, Londres, Cambridge University Press, p. 29-35, en ligne, <http://www.jstor.org/stable/945505>, consulté le 20 janvier 2015.

THÉÂTRE POPULAIRE ROMAND, « Primera carta de San Pablo a los Corintios », en ligne, <http://www.tpr.ch/spectacle/carta-de-san-pablo-a-los-corintios-beethoven-sinfonia-n%E2%80%8997/>, consulté le 10 mai 2015.

Œuvres musicales

JAY-Z et WEST, Kanye. *Watch the Throne (Deluxe)*, New York, Roc-a-Sant / Def Jam, 2011, CD, 67 minutes.

ROCÉ. « Seul » et « L'un et le multiple » sur *Identité en crescendo*, Paris, No Format, 2006, CD, 51 minutes.

S.A. « Gubaidulina – Mutter », extrait vidéo, 1 min 06, <https://youtu.be/37e3pu8piuE>, consulté le 20 avril 2015.

Articles scientifiques

BEAULIEU, Alain. « L'incarnation phénoménologique à l'épreuve du "corps sans organes" . » dans *Laval théologique et philosophique*, vol. 60, no 2, 2004, p. 301-316, en ligne, <http://id.erudit.org/iderudit/010348ar>, consulté le 15 janvier 2015.

COSTALAT-FOUNEAU, Anne-Marie. « Identité, action et subjectivité. » dans *Connexions*, vol. 89, no 1, 2008, p. 63-74, en ligne, <http://www.cairn.info/revue-connexions-2008-1-page-63.htm>, consulté le 15 mai 2015.

HARVEY, David. « Neoliberalism as creative destruction », dans *The Annals of the American Academy of Political and Social science*, Mars 2007, vol. 610, no. 1, p. 21-40, en ligne, <http://ann.sagepub.com/content/610/1/21.abstract>, consulté le 20 mars 2015.

KALINOWSKI, Isabelle. « Hans-Robert Jauss et l'esthétique de la réception » dans *Revue germanique internationale*, no 8, 1997, p. 151-172, en ligne, <http://rgi.revues.org/649>, consulté le 10 mars 2015.

SMOLA, Julia. « La politique sans mots. » dans *Tumultes*, vol. 30, no 1, 2008, p. 215-231, en ligne, <http://www.cairn.info/revue-tumultes-2008-1-page-215.htm>, consulté le 20 mars 2015.

SCHUEREWEGEN, Franc. « Le docteur est un bon lecteur : à propos d'Autre étude de femme », *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 61 fasc. 3, 1983, p.563, en ligne, <http://www.persee.fr/web/revues/>, consulté le 31 mai 2015.

WAELES, Anne « Castellucci ou la métaphysique de la chair », dans *Jeu*, no 151, 2014, p. 28, en ligne, <http://id.erudit.org/iderudit/71830ac>, consulté le 20 mars 2015.

Conférences

PROENÇA, Nuno Miguel. « Identité, narration et souffrance » dans le cadre du colloque *Subjectivité et approches croisées*, Paris, 28 et 29 novembre 2014, organisé par le Fonds Ricœur, en ligne, <https://youtu.be/inxfnbhtAns>, consulté le 10 février 2015.

Articles de périodiques

Héliot, Armelle. « Romeo Castellucci : la pièce qui fait scandale » dans *Le Figaro*, 31 octobre 2011, en ligne, <http://www.lefigaro.fr/theatre/2011/10/30/03003-20111030ARTFIG00226-romeo-castellucci-la-piece-qui-fait-scandale.php>, consulté le 20 mai 2014.

GRESH, Alain. « Le Mali des militaires à l'école du FMI » dans *Le Monde diplomatique*, 1 février 1986, en ligne, <http://www.monde-diplomatique.fr/1986/02/GRESH/39069>, consulté le 26 mai 2015.

VEILLEUX, Marco. « La trinité loge dans notre langue » dans *Le Devoir*, 4 avril 2015, en ligne, <http://www.ledevoir.com/societe/le-devoir-de-philo/436398/le-devoir-de-philo-la-trinite-est-apaisante-le-dualisme-polarisant>, consulté le 31 mai 2015.